

LE CHERCHEUR

REVUE ÉCLECTIQUE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS

ET

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE.

—
VOLUME II.

No. Deuxant

MARS—DECEMBRE 1889.

J. M. Desautels

QUÉBEC
IMPRIMERIE DE JOS. DUSSAULT
No. 1, rue Port Dauphin

Le

ins
ren
ch
se
in
ve
to
m
à l
da
co
po
to
de
d'u
sée
fait
che
pas
ble
il s
sui

64862

ce-t
à la
ma
des
pen
d'h
ert
ne
l'ho
qui
une
rêts

LE CHERCHEUR

REVUE ÉCLECTIQUE

VOL. II.

1^{ER} MARS 1889.

No. 13.

Du Beau et de la Pensée dans l'Histoire.

Leçon d'ouverture du Cours de M. Ch. Charaux, à la Faculté des lettres de Grenoble, 1887.

MESSIEURS,

Permettez-moi, en ouvrant le Cours de cette année, d'appeler un instant votre attention sur un aspect du Beau qu'on envisage assez rarement. Jusqu'à présent c'est dans les arts proprement dits et dans leurs chefs-d'œuvre que nous avons cherché à découvrir les éléments du Beau, ses secrets et ses caractères : aujourd'hui c'est l'histoire que je voudrais interroger avec vous. En avons-nous le droit ? N'est-ce pas là une nouveauté bien étrange ? Comment peut-on dire de l'histoire, ce théâtre de toutes les luttes, de tous les déchirements, de tous les désordres, souvent même de tous les crimes, qu'elle manifeste le Beau et qu'elle nous aide à le connaître ? Où donc se trouve la beauté de cette confusion des faits, dans ce spectacle des misères humaines, une beauté que nous puissions comparer à ces beautés d'ordre supérieur que les arts de la Grèce proposaient il y a quelques mois, à notre admiration ? Ne nous hâtons pas toutefois de prononcer et de proscrire ; rappelons plutôt la conclusion de notre dernière leçon : elle nous a été dictée par l'examen attentif d'un chef-d'œuvre de l'art antique. On peut l'annoncer ainsi : " La pensée et la vraie beauté sont inséparables ; plus une œuvre d'art est parfaite, plus elle a de rapports avec la pensée." Essayons donc si, en cherchant à découvrir la pensée dans l'histoire, nous n'y découvrirons pas par surcroît la beauté. Entre elles deux les points de contact semblent se multiplier à mesure que nous avançons dans nos recherches ; il suffit le plus souvent que l'une d'elles apparaisse pour que l'autre la suive aussitôt.

Qu'est-ce que l'histoire ? A quelle date, de quelle manière commence-t-elle ? Ces questions, toutes celles qu'on peut se poser relativement à la nature et aux origines de l'histoire nous établissent en plein domaine de la pensée. Qu'il s'agisse des faits qui en sont la matière ou des écrivains qui nous en transmettent le souvenir, c'est toujours la pensée qui paraît en premier lieu : sans elle, à vrai dire, il n'y a pas d'histoire. Laissons ceux que ces questions intéressent s'occuper d'un certain état de nature qui aurait précédé la naissance des sociétés, comme si la société n'était point l'état naturel de l'homme. Pour nous, l'homme vraiment homme, celui qui a des droits à l'histoire, c'est celui qui s'est associé à d'autres hommes pour former avec eux une société, une tribu, un peuple. Mais s'unir pour se défendre, veiller à des intérêts communs, délibérer, organiser, prévoir, qu'est-ce que tout cela, sinon

penser ? Si la pensée n'est pas absente des sociétés les plus imparfaites, les plus grossièrement ébauchées, si elle est nécessaire à leur formation, à plus forte raison plus elles s'étendent et grandissent, plus aussi dans leur sein, la pensée s'étend et grandit. Elle est là toujours présente, toujours en éveil, pour discerner les vrais intérêts, dicter les meilleures lois, rappeler et faire valoir les droits de la justice, fonder et maintenir les traditions, présider à la politique, diriger la diplomatie. Plus tard, si le peuple en est digne, si sa langue et son génie s'y prêtent, elle se montre à lui dans tout son éclat ; elle inspire ses philosophes, ses poètes, ses orateurs, ses écrivains de tous les talents dans les genres les plus divers, elle donne leur perfection à tous les arts. Est-il possible que tant de pensée mise en œuvre n'appelle pas, ne produise pas tôt ou tard un peu de beauté ? Nous répondrons à cette question dans la deuxième partie de ce discours, mais déjà vos affirmations ont devancé notre réponse. Pour le moment envisageons l'histoire à un autre point de vue où le rôle de la pensée n'est pas moins apparent ; étudions-la dans ceux qui l'écrivent et la font, pour une grande part, ce qu'elle est, je veux dire dans les historiens.

I

Nous sommes, Messieurs, trop souvent, dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre moral, les esclaves de l'habitude ; rarement allons-nous, dans nos jugements, jusqu'à la source, jusqu'à la raison dernière. C'est ainsi que nous lisons volontiers les récits des grands historiens anciens et modernes ; peut-être même en est-il que nous aimons et que nous admirons de préférence à tous les autres. Mais nous sommes-nous jamais demandé ce que l'histoire doit à l'historien, la part que celui-ci prend à sa formation, j'allais dire à sa création ; ce qu'il ajoute de lui-même, de sa pensée et des qualités de son esprit à l'histoire pour qu'elle puisse devenir l'histoire ? Y a-t-il seulement une histoire avant qu'il l'écrive ? N'est-ce pas avec lui qu'elle naît et qu'elle se montre au grand jour ?

Les faits auraient beau succéder aux faits, durant de longs siècles, les faits n'ont pas conscience d'eux-mêmes ; ils ne savent ni ce qu'ils sont, ni d'où ils viennent, ni comment ils s'enchaînent ; ils passent étrangers les uns aux autres, ils disparaissent, ils vont rejoindre dans la nuit du passé tant d'autres faits venus avant eux et dont il ne reste aucun souvenir. Mais qu'un témoin se lève, qu'un homme de caractère et d'intelligence retienne au passage ces faits qui s'écoulaient : qu'il les relie, en interrogeant d'autres témoins, aux faits qui les ont précédés, qu'il rende une âme au peuple, une pensée à ses chefs, et voilà que peuples et chefs sortent vivants du tombeau où ils étaient sur le point de descendre : voilà l'histoire qui commence. Elle naît de la rencontre de deux pensées : celle d'un peuple qui n'a pas toujours eu, sinon peut-être dans ses grands citoyens, une claire conscience de lui-même et de ses destinées ; celle d'un historien qui a sa pensée à lui, avec laquelle il pénètre et il expose une pensée qui se dérobaît à des regards moins pénétrants. Nous pouvons donc le dire en toute assurance : la première beauté de l'histoire, celle qui se montre pour ainsi dire à chaque page, non pas au lecteur distrait, mais à celui qui va jusqu'au fond des choses, c'est celle qui naît du concours de ces deux pensées, l'une interrogeant

l'autre et lui faisant dire tout ce qu'elle contient, ce que souvent elle ne savait pas d'elle-même. L'âme d'un grand peuple sondée jusque dans ses replis les plus cachés, révélée au monde par l'âme d'un grand historien, voilà, ou nous nous trompons fort, un premier spectacle plein de beauté et de grandeur que l'histoire digne de ce nom ne cesse de nous présenter.

Comme toutes les choses d'ici-bas, d'ailleurs, l'histoire n'arrive pas en un jour à sa perfection ; elle passe par tous les degrés et, avec le peuple dont elle retrace les progrès, elle prend de plus en plus conscience d'elle-même, de sa force et de ses droits. On voit paraître d'abord d'affidés *Chroniques*, de simples *Annales*, relatant les faits avec autant de sécheresse que d'exactitude ; point d'art, point d'ornements, encore moins de vues générales : la pensée sommeille chez l'historien, elle sommeille chez le peuple uniquement occupé de vivre et de se défendre. Elle grandira, elle se développera, et avec elle grandira l'histoire ; elle prendra plus de corps, elle parlera d'un ton plus ferme, elle tentera d'expliquer les faits qu'elle se bornait d'abord à enregistrer et elle y réussira plus d'une fois. Bientôt, avec les progrès de la langue, avec ceux des lettres et de la civilisation, les historiens assurés d'avoir des lecteurs, désireux de les retenir et de les éclairer, répandront de plus en plus leur âme dans ces récits où il semble qu'elle ne devait point paraître. Ils ajouteront, comme les poètes tragiques, quelque chose de leurs belles qualités aux qualités de leurs héros. C'est une heure critique, sans doute ; c'est l'heure d'un péril dont nous n'avons pas à nous occuper, qu'il nous suffit de vous signaler en passant dans l'intérêt de la vérité, mais c'est aussi l'heure de la grande histoire ; c'est alors qu'elle se montre à nous dans sa majesté et dans sa beauté. Elle est à son apogée comme le peuple ou l'empire dont elle raconte les faibles commencements, les luttes, les revers passagers, les triomphes éclatants.

On la voit alors toucher à tous les genres, sans se confondre avec aucun d'eux. Elle peint, et ses couleurs n'ont pas moins de vivacité et d'éclat ; elles auront certainement plus de durée que celles des plus célèbres artistes. Elle trace des portraits, avec moins d'art peut-être, mais avec plus de précision et de vigueur que les moralistes ; elle rivalise au besoin d'éloquence avec les orateurs, elle juge, elle prononce comme les philosophes. Elle s'inspire comme eux des grandes idées du vrai et du bien, et si elle ne tient pas, à leur exemple, école d'abstractions, elle prétend bien leur venir en aide dans l'art de connaître les hommes et de les diriger. Toutes les beautés de ces genres différents, qu'elles soient brillantes ou sévères, délicates ou solides, deviennent ses propres beautés. Elle touche même de si près à la poésie qu'un philosophe illustre a osé dire de celle-ci qu'elle est plus vraie que l'histoire. On peut n'être point de l'avis d'Aristote, mais il faut convenir qu'entre elles les rapports sont nombreux. Si la fiction et l'invention sont exclues de l'histoire, si la différence, sous ce rapport, est profonde, irréductible, pour tout le reste, habile ordonnance, images, couleurs, éloquence, pensée, l'histoire, avec une sobriété et une simplicité qui ont aussi leur charme, dispose de toutes les ressources qu'on pourrait croire uniquement réservées à la poésie. Elle a son idéal dont nous parlerons tout à l'heure ; elle a, pardessus tout, le culte de la vérité plus puissante sur l'esprit des hommes que les plus brillantes, les plus séduisantes fictions.

Il semble toutefois qu'au point de vue de la variété, un des éléments du Beau, personne ne l'ignore, l'histoire devrait le céder à la poésie ; ne nous hâtons pas, je vous prie, de souscrire à ce jugement. Sans doute l'historien s'inquiète assez peu de décrire les beautés de la nature, un des thèmes ordinaires de la poésie et l'un des plus riches ; pourtant Quinte-Curce l'a fait avec succès ; après lui d'autres historiens encore, en quelques traits rapides mais expressifs, avec plus de brièveté et moins d'emphase. Sans doute le monde immense mais inférieur des impressions, des sensations, des sentiments qui relèvent de l'amour lui est à peu près fermé, mais il ne s'en plaint pas, et quand il est contraint d'y enver pour peindre en quelques lignes une grande passion mêlée à de grands événements, il le fait simplement, brièvement, d'une manière digne de son sujet. En revanche, quelle variété infinie dans les lois, les mœurs, les coutumes, les événements, les transformations de toute sorte, les révolutions enfin, qui sont l'objet propre de l'histoire ! Si elle se répète, comme on lui reproche quelquefois, c'est en se modifiant sans cesse, et la parole humaine peut rendre seule les changements insensibles, les nuances infiniment variées qui se succèdent durant les périodes en apparence les plus uniformes, à plus forte raison à l'époque des grands bouleversements. La palette la plus riche en couleurs du peintre le plus habile à les combiner n'en saurait reproduire qu'une faible partie : l'historien seul peut tout exprimer ou tout faire entendre.

L'homme traverse les siècles sans que rien change dans le fond de sa nature, mais aussi sans qu'un seul jour cette nature immuable cesse de se présenter sous de nouveaux aspects. Les historiens se succèdent, et chacun d'eux, semblable en certains points à ses prédécesseurs, s'en distingue par des caractères qui lui sont propres et des beautés qu'il ne partage avec aucun autre. Prenons pour exemple l'histoire purement narrative, celle qui se borne, elle le croit du moins, à raconter et à décrire. D'Hérodote à Augustin Thierry la liste serait longue de ceux qui n'ont pas eu d'autre ambition. C'est en ce point seulement qu'ils se ressemblent ; mais à part cette modestie qui leur est commune, quelles nuances ; quelles différences dans l'art de disposer et d'orner la scène, d'introduire et de faire agir les personnages, de choisir et de varier les couleurs ! Dieu me garde d'employer ici à tort et à travers, comme on le fait en certains comptes rendus des Salons et des œuvres d'art, une langue que je possède très imparfaitement ; mais j'aurais à ma disposition tout le vocabulaire usité en pareil cas, qu'il ne suffirait pas à exprimer les qualités, à faire ressortir les beautés si diverses de l'histoire uniquement narrative, depuis ses premiers et timides essais jusqu'à ces tentatives plus ou moins hardies de faire revivre, avec la couleur locale, les hommes et les choses d'une époque barbare. Or, c'est là seulement un des aspects et une faible partie de l'histoire. Est-il bien sûr, d'ailleurs, que ces narrateurs, si curieux de savoir, si désireux de nous transmettre ce qu'ils ont appris, se soient absolument interdit de penser par eux-mêmes et de faire penser leurs lecteurs ? Il me semble découvrir çà et là, sans trop de peine, dans leurs récits, dans leurs tableaux, dans la façon dont ils présentent et font parler leurs personnages, comme de discrètes invitations à penser dans tel ou tel sens, et des conclusions suspendues qu'il suffirait d'un mot pour achever. Non, la pensée n'est pas absente de l'histoire, même au sens où nous l'entendons présentement ; non, la

simple exposition des faits ne serait pas, sans la vertu secrète qu'une pensée continue lui communique, aussi intéressante, aussi belle, qu'elle nous apparait : je conviens toutefois que celle-ci est dans d'autres formes de l'histoire bien plus visible, et qu'elle y tient plus de place.

Nous dirons volontiers de ces formes qu'elles sont aussi nombreuses que les genres entre lesquels se partage la poésie, mais les genres poétiques ne sont plus qu'un souvenir. Les intervalles qui les séparaient ont été comblés, et le poète en use avec eux comme il lui plaît, sans se soucier des lois qu'on leur avait dictées, des barrières qui les isolaient ; il ne relève que de lui-même et de son génie. N'oublions pas toutefois une puissance dont il est encore plus le serviteur que le maître, l'imagination, sans laquelle il ne serait pas vraiment poète, mais qui lui vend bien cher des services dont il ne saurait se passer. C'est ici, Messieurs, que se montrent à nous clairement, sans nuage, les différences qui séparent l'histoire de la poésie, la nature propre des beautés qui nous charment dans l'une et dans l'autre. L'imagination est pour les poètes une maîtresse impérieuse ; les plus faibles se laissent dominer par elle et ils ne s'en trouvent pas mieux : les plus courageux qui sont aussi les plus grands obtiennent qu'elle partage de temps à autre l'empire avec la pensée, mais ce règne à deux n'est jamais pour durer longtemps. Moins riche et moins brillante, l'imagination des historiens est aussi moins tyrannique, mais surtout elle vit en parfait accord avec la pensée. C'est leur étroite union qui fait, avant tout le reste, la beauté de l'histoire, beauté qui d'ailleurs est loin d'être uniforme, l'imagination et la pensée se combinant à tous les degrés, dans toutes les proportions chez les historiens dont les œuvres ont mérité de passer à la postérité.

On les voit tour à tour, dans une parfaite mesure comme Tive-Live, avec un abandon qui n'est pas sans danger comme Michelet, faire la part plus large à l'imagination, ou bien avec Thucydide, Tacite, Bossuet, Robertson, Macaulay, Thiers, Guizot (nous ne citons que les morts) donner le premier rang à la pensée, sans que l'imagination mieux contenue, plus vigoureuse même, abdique aucun de ses droits. De Retz va, dans cet ordre, jusqu'à frapper des maximes politiques, comme on frappe des médailles ; Sénèque n'est pas plus nerveux et plus concis. D'autres, comme Guizot, dans un seul de ses ouvrages, s'approchent encore plus des philosophes ; tant ils oublient de peindre et ne songent plus, dans leurs hautes généralisations, qu'à penser et à faire penser. C'est un excès ; l'historien cesse d'être historien s'il imite trop fidèlement les poètes ou les philosophes ; il perd ou il compromet ses véritables qualités sans acquérir celles qui avaient tenté son ambition. C'est bien assez pour son imagination de ranimer dans des tableaux pleins de vie les hommes et les choses du passé : la fiction lui est interdite. D'un autre côté sa pensée libre et large n'a pas le droit de se condenser en maximes philosophiques, de se concentrer en système, d'affecter la forme didactique. Poète sans qu'il y paraisse, philosophe sans qu'il y prétende, l'historien fait agir de concert, dans une juste mesure, deux facultés trop souvent hostiles l'une à l'autre, l'imagination et la pensée. Vous dire ce que sont, dans leur double nature, ces beautés tour à tour sérieuses, souriantes, sévères, imposantes, le plus souvent voilées de je ne sais quelle tristesse, toujours fidèle à la vérité, je ne le saurais faire sans dépasser beaucoup les limites de ce discours. Quelques pages de Tite-Live,

de Tacite, de Bossuet, nous en apprendront plus sur ce point que les plus savantes analyses.

J'ai parlé, Messieurs, de beautés fidèles à la vérité : faut-il ranger parmi elles ces harangues que les historiens de l'antiquité ne cessent de mêler à leurs récits ? On leur en a fait, de nos jours surtout, d'amers reproches : sont-ils mérités, et faut-il sacrifier à une exactitude apparente la véritable exactitude, celle qui s'inquiète moins des dehors que du fond des choses ! Faut-il interdire à l'histoire un de ces beaux ornements, ces harangues d'une passion contenue, d'un style pressé, rapide, plus pleines d'idées, plus riches d'enseignements, plus belles dans leur concision vigoureuse que les longs et pompeux discours cicéroniens ; et cela sous le vain prétexte que ces discours n'ont pas été prononcés mot à mot comme l'historien nous les livre. A ce compte, Messieurs, et si l'on devait suivre jusqu'au bout ces scrupuleux, c'est l'histoire elle-même qu'il faudrait condamner, c'est elle qu'il faudrait abolir. Je mets au défi une seule négociation, un seul récit de bataille, un seul fait historique, de tenir, sans se dissoudre, devant la critique ainsi comprise. Peut-être même, en dernière analyse, ce qui résisterait le mieux à ses coups, ce sont ces discours pour lesquels on n'a pas assez de dédain, car la parole, avec la pensée ou la passion qu'elle traduit, est à l'origine de tous les faits historiques, de tous les changements, petits ou grands, quel que soit leur nom, paix, guerres, traités, délibérations, lois, décrets, congrès, conjurations, révolutions ; elle les accompagne dans leur marche, elle préside à leur développement. C'est elle qui, dans le cabinet des hommes politiques, les conférences des diplomates, les conseils des souverains, les sénats et les assemblées populaires, fait chaque jour, pour ainsi dire, à chaque heure, avancer l'histoire d'un pas. Elle n'est pas seulement une de ses grandes beautés, elle en est la source, on pourrait dire, unique et inépuisable. Les discours sans lesquels l'histoire ne serait pas, ont leur place marquée dans l'histoire ; ce n'est pas une raison de les condamner parce que la mode n'est plus d'en écrire.

Le courant du siècle est ailleurs : à la période de synthèse a succédé, — c'est la division de l'école saint-simonienne, — une période d'analyse. On est si bien détaché, si complètement revenu des goûts, des idées, des préventions d'autrefois, on s'est pris d'une telle passion pour l'exactitude scrupuleuse, pour la précision sans phrases que volontiers l'on dirait : la beauté de l'histoire c'est de n'en pas avoir. Peu s'en faut qu'on ne traite de menteurs, d'imposteurs ceux qui, en France et dans les pays voisins, dans la première moitié de ce siècle, ont donné à l'histoire tant de vie et d'éclat. Ne parlez plus de ces grands hommes : on a cessé, de les lire, on ne les voit plus qu'à travers la prose diffuse et déclamatoire de Lamartine. "Voilà, dit-on, le dernier fruit de l'histoire, comme vous l'entendez, Voilà où elle en arrive fatalement, voilà de quelle décadence il faut nous relever." Puis on se remet de plus belle à fouiller les archives, à déchiffrer les manuscrits, à chercher dans les recoins les plus obscurs, quelques lettres, quelques lignes qui n'aient pas encore vu le jour : travail utile, profitable aux écrivains et à leurs lecteurs, à condition qu'on le regarde comme le début et non comme la fin de l'histoire.

Ces chartes, en effet, que vous interrogez, ces inscriptions, ces notes, ces contrats, ces documents les plus variés dont vous faites avec raison

le fond solide de l'histoire, que sont-ils, sinon les témoins de l'activité incessante de l'homme, de son amour et de sa pensée ? Il faut les interpréter ; il faut, plus d'une fois, suivant l'expression bien connue, lire entre les lignes ; d'un seul mot, il faut penser pour comprendre ces pensées qui tantôt s'énoncent clairement et tantôt se dérobent, qui parfois même mentent impudemment. Or, avec la pensée qui discerne et juge d'autres pensées, nous entrons, vous le savez, de plein-pied dans l'histoire, mais il nous est impossible de ne pas pousser plus avant. En effet ces pensées, les désirs légitimes, les convoitises qui les accompagnent, se sont traduites en résolutions, en actes accomplis au grand jour. Pensées, passions, volontés, se sont entrechoquées avec plus ou moins de violence sur la scène du monde, comme elles s'opposent et s'entrechoquent dans nos âmes. C'est la lutte pour l'existence d'abord, bientôt pour la domination, avec ses phases les plus diverses, avec ses chefs qui dirigent, ses multitudes qui se soulèvent ou qu'on entraîne ; c'est la vie elle-même à tous degrés, sous tous ses aspects, c'est l'histoire enfin, avec sa grandeur et sa beauté. Continuez d'en réunir, d'en éprouver les matériaux dans vos bibliothèques, dans le silence de vos archives, rien de mieux, mais n'imaginez pas qu'elle puisse jamais, cette histoire de la vie humaine et de la vie des nations, paraître au jour, se manifester dans toute sa vérité, sans que cette vérité devienne aussitôt sa beauté. Il suffit d'ailleurs de regarder autour de soi, en France et à l'étranger, d'ouvrir les œuvres des historiens contemporains, pour se convaincre qu'il en est ainsi, et que l'histoire peut gagner beaucoup en exactitude et en précision, sans rien perdre au point de vue de l'art de peindre et de la pensée.

II

C'est assez, Messieurs, vous entretenir des historiens ; prenons congé d'eux, sans toutefois leur adresser un adieu définitif. Bon gré, mal gré, tant de soin que nous prenions de les oublier et de ne les point nommer, ils viendront se placer entre notre esprit et les éléments constitutifs de l'histoire, tels que nous voudrions désormais les envisager dans leur réalité propre, avant que rien d'étranger s'y soit ajouté, avant que la parole humaine, avec sa merveilleuse puissance, mais aussi avec ses séductions et ses sacrifices, en ait altéré la simplicité. — Entre ces éléments eux-même si nombreux, si divers, et dont aucun peut-être n'est dépourvu de beauté, comment faire un choix ? Irons-nous d'abord aux plus importants : la philosophie, la religion ; — aux plus apparents : la politique et la guerre ; — à ceux qui ont plus d'attraits : les lettres et les arts ? Rien qu'à les nommer, — et la liste est loin d'en être épuisée, — vous mesurerez d'un coup d'œil la carrière qui s'ouvre devant nous, vous discernerez même les questions difficiles, délicates, qui ne nous appartiennent point et que nous ne saurions aborder dans cette chaire. Allons droit, si vous le voulez bien, à ce qu'il y a de plus simple, à ce qu'on pourrait appeler le fondement de l'histoire. Si la *Cité*, dans un examen rapide, se montre à nous marquée au signe éclatant de la pensée et de la beauté, pourrions-nous douter qu'il en soit de même, à plus forte raison, pour tous les autres éléments de l'histoire ? Ou ils contribuent à la former, ou ils se développent dans son sein : ou ils la soutiennent, ou ils la couronnent : dans tous les cas ils ont avec elle les rapports les plus étroits.

Chez les peuples qui vivent d'une vie propre, si petit ou si grand

que soit leur territoire, quel que soit le nom de leur gouvernement, qu'ils soient jeunes ou vieux, il y a toujours place pour la Cité, s'il y a place pour l'intelligence et la liberté. La Cité, c'est le corps des citoyens qui, en aimant leur pays, savent ce qu'ils aiment, et en le servant, savent pourquoi ils travaillent et se dévouent. C'est aussi, dans un sens voisin du premier et qui le complète, l'ensemble des lois, des traditions, des croyances qui leur sont communes et auxquelles ils sont attachés. Il n'y a pas plus de Cité qu'il n'y a de citoyens dans les états despotiques ; il est vrai qu'il n'y a guère plus d'histoire. Nous ne chercherons pas pourquoi il en est ainsi, pourquoi la Cité se montre partout où se montre l'intelligence et la liberté, pourquoi les cités grandissent, déclinent et meurent, pourquoi, se dressant les unes contre les autres, elles en viennent parfois, dans des luttes implacables, jusqu'à se déchirer et s'entredétruire. Ces laideurs morales de l'histoire ne doivent pas nous cacher ses beautés : il en est, grâce à Dieu, d'assez pures, d'assez éclatantes, pour nous faire oublier tant de crimes dont les annales du monde sont remplies.

Nous pourrions d'abord en appeler à la pensée. Les longues prévisions des législateurs dans les cités naissantes : plus tard, dans les cités qui ont pris conscience de leur force, les profonds desseins des hommes d'Etat, ces plans si sagement conçus, si habilement modifiés dans les détails, au cours des évènements, ces sénats de Rome ou de Venise fidèles à travers les siècles, à une politique aussi souple qu'inflexible, ces ministres qui, en vingt ans, comme Richelieu, consacrent l'unité d'une grande nation préparée par dix siècles de luttes et de travaux, toutes ces œuvres de la pensée, vues dans leur suite et leur ensemble, grandies par la distance, quelques-unes rehaussées par la majesté des siècles, éveillent le sentiment du Beau dans les âmes capables de les comprendre. Avouons-le toutefois, ces beautés de choix sont surtout appréciées par un petit nombre d'esprits heureusement doués et formés par une patiente culture. Les beautés populaires de l'histoire, sans avoir moins de valeur, appartiennent sans distinction à tous ceux qui ont au cœur l'amour du vrai et du bien ; la pensée n'en est pas absente, mais c'est par l'action, volonté, vertu, sacrifice, qu'elles se manifestent. Oui, Messieurs, la beauté de l'histoire, qu'on pourrait appeler la beauté pour tous, accessible à tous, ce sont les hommes de cœur et de dévouement, ces citoyens illustres qui ont aimé leur patrie jusqu'à mourir pour elle, qui l'ont servie avec un absolu désintéressement par la parole ou par l'épée, dans les conseils ou sur les champs de bataille. Sans ces hautes vertus, exemple et soutien des vertus plus modestes, il n'y aurait pour la Cité ni sécurité ni grandeur : aux heures de péril extrême il n'y aurait point de salut. Ne craignez pas, toutefois, que j'appelle en témoignage ces grands hommes trop souvent célébrés : Aristide, Thémistocle, Miltiade, Epaminondas, Brutus, Caton, Cicéron, et que je les afflige eux et vous d'une d'une banale louange après les éloges déclamatoires qui sont loin d'avoir accru leur gloire et nos sympathies. Le temps est venu d'ailleurs d'élargir ces cadres étroits dans lesquels on a trop longtemps emprisonné la vertu civique : ces héros que nous allons chercher si loin dans la Cité antique, et dont la liste, après tout, n'est pas bien longue, la Cité Chrétienne, la Cité moderne nous les montrent avec orgueil à chaque page de leurs anna-

les. Nous n'avons oublié qu'une chose, c'est de leur dresser, dans l'histoire,—encore quelques-uns y ont-ils songé,—ces statues vivantes que les anciens excellaient à ériger. Tandis que nous nous attardions à des précisions scrupuleuses, à d'infimes détails, et que, sous prétexte de n'omettre aucun fait et de les vérifier tous avec le plus grand soin, nous néglignons trop souvent de faire ressortir l'unité et la beauté de ces existences héroïques, les arts, la sculpture surtout, s'attachaient à les faire revivre. Vous savez s'ils y ont réussi : nos places publiques, nos musées, nos bibliothèques se sont enrichis de leurs chefs-d'œuvre.

L'histoire, je le sais, commence à revendiquer, elle exercera de mieux en mieux ses droits imprescriptibles. Comment, d'ailleurs donnerait-elle une voix à ces multitudes si dignes de son intérêt, si elle ne leur prêtait la voix de leurs grands hommes ? Comment ferait-elle connaître tant de vertus cachées, de dévouements obscurs perdus dans les rangs du peuple, si elle ne les résumait dans ces vigoureux esprits qui ont eux-mêmes résumé les pensées de leur temps, dans ces nobles caractères qui en ont exprimé les vertus ! L'inspiration leur est venue à la fois de la source éternelle du Beau et du Bien, et des âmes généreuses qui, d'en bas, les soutenaient et les soulevaient. Qu'on cesse donc de reprocher aux historiens, aux peintres, aux sculpteurs d'avoir en idéalisant leurs héros, trahi la vérité. Ils seraient demeurés au-dessous d'elle, s'ils n'avaient vu qu'un seul homme dans le grand homme, au lieu de nous montrer en lui le représentant de la vertu, de la grandeur morale, quel qu'en soit le nom, qui dominait chez ses concitoyens, qui faisait la force et la gloire de la Cité. Si l'Horace et le Caton des poètes nous semblent au premier coup d'œil plus grand que nature, songeons à Rome dont l'âme a formé leur âme, et nous ne dirons plus qu'on a surfait leur courage. Permettons de même au peintre et à l'historien de nous présenter, harmonieusement unis dans Charlemagne, dans Saint Louis, tous les traits du législateur et du soldat chrétiens, de nous faire admirer dans Jeanne d'Arc (ce nom résume tous les noms des grands serviteurs de la France, de Charles-Martel à notre Bayard, de Bayard à Marceau, Kléber et Courbet) l'héroïque enfant du peuple, combattant et s'immolant pour le salut de la France. Si haut que s'élève un tel idéal, il sera toujours inférieur à la vérité.

Nous nous demandions tout à l'heure, avec une sorte d'inquiétude, s'il y a des beautés dans l'histoire et si nous réussirions à en découvrir : vous venez d'entendre la réponse. Belle de la beauté qui domine toutes les autres, la beauté morale, l'histoire a, de son superflu, enrichi tous les arts. Dès l'origine et aujourd'hui, avec un redoublement d'instances, ils ne cessent de l'interroger, de lui demander des sujets, des inspirations : jamais elle n'est demeurée sourde à leur appel. Elle a donné tout ce qu'on désirait, tout ce qu'on réclamait, et sa richesse est encore entière. C'est qu'elle n'a pas seulement à sa disposition la grandeur, la gloire, le succès, les triomphes, toutes les joies de la prospérité ; la douleur, les revers, les humiliations, la mort elle-même peuvent quelque chose pour cette beauté morale qui est son noble privilège.

Pourquoi en est-il ainsi ? D'où viennent ces rapports étonnants du Beau avec la douleur ? Pourquoi manque-t-il quelque chose, au sein même de la prospérité et de la gloire, à ceux que l'épreuve n'a pas

visités ? Quelle est cette grandeur d'un nouveau genre, cette beauté d'un éclat si doux et si pur, d'une si sereine majesté, que le malheur ajoute à la vertu, et l'infortune imméritée aux âmes les plus courageuses ? Ce n'est point l'heure de rechercher les causes secrètes de cette alliance aussi réelle qu'elle paraît d'abord étrange et inexplicable. Bornons-nous à constater qu'elle existe, et que, dans l'histoire des peuples comme dans celle des hommes illustres, elle engendre des beautés auprès desquelles les autres sont souvent bien pâles. Je consens qu'on admire Rome victorieuse de toutes les nations, élevée par la politique et la guerre jusqu'à ces hauteurs d'où il ne reste plus qu'à descendre ; mais n'est-elle pas mille fois plus belle dans ces luttes avec les Samnites, avec les Gaulois, avec Pyrrhus, avec Annibal, où elle déploie toutes les ressources de son génie, toute la vigueur de son courage, dans ces revers inattendus et ces défaites mémorables dont une seule aurait anéanti une Cité moins héroïque, mais où se retrempeaient ses espérances, où sa grandeur d'âme et sa constance se montraient dans toute leur beauté.

Notre regard se lasse, notre attention s'épuise à suivre dans leur marche, à travers des nations vaincues d'avance, ces victorieux auxquels rien ne résiste, et ces dominations ne nous captivent pas longtemps qui, d'un cours tranquille, s'en vont lentement d'une puissance conquise presque sans effort à une lente décrépitude. Il n'en est pas ainsi des nations que Dieu donne en spectacle au monde et qui, vastes Empires ou simples Cités, ne s'élèvent que par des combats et des épreuves sans nombre au faite de leur destinée. La beauté qui les distingue ne ressemble à aucune autre : elle est au prix des plus cruelles infortunes, et le succès définitif s'achète par les plus rudes épreuves. J'ai souvent pensé, dans un amour de mon pays qui n'a rien, je crois, d'excessif, et qui laisse aux autres nations, avec leurs qualités et leurs vertus, leurs titres à l'admiration de la postérité, que les défaites de la France non moins que ses victoires les plus brillantes, que ses longues infortunes alternant avec des périodes d'une splendeur sans rivale, en faisaient, dans le monde moderne, l'héritière de ces Empires marqués tout ensemble au sceau de la douleur et à celui de la grandeur. Les épreuves qu'elle a subies sans fléchir, à plusieurs reprises, les plus anciennes comme les plus récentes, n'ont pas seulement accru l'amour de ses enfants, elles ont purifié sa gloire et rendu sa beauté plus auguste. Nous le savons, nous le sentons, et la postérité jugera comme nous.

Cette beauté des cités illustres, faite de douleur et de joie, de triomphes et de revers, de gloire et d'humiliation, ne meurt pas, vous le savez, tout entière avec elles. Elle se survit dans des œuvres durables, lois, pensées, poèmes, chefs-d'œuvre de la littérature et des arts ; elle se survit jusque dans leurs ruines. Je ne reviendrai pas aujourd'hui sur un sujet que nous avons épuisé dans une de nos dernières leçons. Nous savons maintenant ou nous espérons savoir pourquoi l'homme avide d'édifier, d'ordonner, de construire, épris des monuments nouveaux, n'aime guère moins les monuments ravagés par le temps ou la main des barbares, et se plaît au spectacle de leurs ruines. Leur beauté qui semble contredire toutes les lois du Beau n'en touche pas moins son âme, car cette beauté ranime en lui l'idée d'une immortalité qu'aucune

décadence n'atteindra, l'idée de l'Infini qui enveloppe dans son sein tous les temps, toutes les œuvres, toutes les ruines. C'est ainsi que la mort elle-même et la destruction ont confirmé les enseignements que nous donnaient, sur les rapports du Beau et de l'Infini, la vie et les œuvres de la vie les plus jeunes, les plus brillantes.

Mourir, c'est le sort commun des individus et des cités ; se survivre dans la mort, c'est le privilège d'un petit nombre d'élus. Je voudrais vous dire comment, pour les grands peuples, ces vrais représentants de l'humanité dans le cours des âges, s'accomplit cette survivance, quel profit en revient à l'idée et à la science du Beau ; mais je ne crains de demeurer au-dessous d'un tel sujet et que la nécessité d'être bref ne me condamne à être obscur et incomplet. Je me bornerai à vous demander si nous connaîtrions la grandeur comme nous la connaissons (et la grandeur est bien un élément du Beau), grandeur de la puissance, grandeur des desseins, grandeur du caractère, grandeur de l'âme humaine, si la grandeur humaine n'avait laissé dans l'histoire et dans la mémoire des hommes une trace ineffaçable. Cette Rome qui n'est plus se survit dans les hommes d'État, les jurisconsultes, les législateurs les artistes qui, depuis des siècles, demandent des pensées à la pensée qui l'anima et s'inspirent de sa grandeur : elle a sa part dans leurs œuvres et dans leurs chefs-d'œuvre. Sans elle, Corneille, pour nous en tenir à ce seul exemple ne serait pas Corneille : c'est en lui empruntant son héroïsme et son génie qu'il est parvenu à s'élever plus haut qu'elle.

Et toutefois, Messieurs, la grandeur romaine n'a que sa place parmi tant de beautés dont l'histoire précise et fixe dans notre esprit l'idée d'abord confuse et vacillante. Les plus belles qualités de notre âme, ses puissances de premier rang ont, pour ainsi parler, leurs représentants de choix dans la longue suite des cités et des nations. On dirait que chacune d'elles a reçu en partage comme une vertu principale, une qualité dominante dont le souvenir demeure à jamais dans les annales de l'histoire, alors que celui des rivalités et des guerres toujours trop semblables à elles-mêmes s'est depuis longtemps effacé. Toutes ensemble elles font cortège à ces nations privilégiées (c'est ici le centre et le cœur de l'humanité) qui s'avancent à travers les siècles, à la tête de toutes les autres, portant tour à tour le flambeau de la pensée dont elles entretiennent et avivent l'éclat. Tâche aussi glorieuse que pleine de périls, car elle n'est rien moins, sous les regards de l'humanité inquiète et attentive, que la lutte de la lumière contre les ténèbres, de la vérité contre toutes les erreurs.

La lutte, l'effort, c'est-à-dire la liberté, voilà, dans ce spectacle déjà si grand, une grandeur nouvelle, peut-être même la source de bien des grandeurs. En connaissez-vous, en effet, où la liberté n'ait pas sa place ? Qu'elle s'y montre au grand jour ou qu'elle se dissimule, il faut qu'elle y soit. Il faut que l'âme de l'artiste soit libre, que son inspiration soit libre, que ses œuvres expriment la liberté, la joie ou le regret de la liberté : la servitude serait la mort de l'art. Or cette liberté de l'homme, où éclate-t-elle mieux que dans l'histoire ? Non, le plus beau spectacle pour l'œil du sage ce n'est pas la nature, malgré toutes ses merveilles, car la nature n'est pas libre ; ce n'est pas même le ciel étoilé et ses si-

lencieuses splendeurs auxquelles notre raison a besoin de prêter sa voix et notre liberté quelque reflet d'elle-même : c'est l'homme avec ses luttes intérieures, ses vertus et ses dévouements qui couvrent la multitude de ses défaillances ; c'est l'humanité luttant contre les éléments déchaînés et ses propres passions, contre une nature rebelle et des penchants grossiers, pour s'élever à la vérité, pour conquérir la vertu, pour exprimer la beauté. L'invisible concours de Celui qui vient en aide à la liberté sans l'affaiblir n'est pas pour diminuer la grandeur et la magnificence d'un tel spectacle : elle y ajoute quelque chose de mystérieux et de divin.

Avec le mystère, nous avons nommé la dernière, la suprême beauté de l'histoire, celle qui l'unit plus intimement à tous les arts, celle qui nous permet d'élever au-dessus des chefs-d'œuvre des maîtres, où le mystère tient tant de place, l'étonnant tableau des choses humaines. Cessons de nous plaindre que l'histoire ne nous présente, dans son indéchiffrable énigme, que le spectacle toujours douloureux et plus sombre des guerres qui succèdent aux guerres, comme les ruines s'ajoutent aux ruines, des Empires qui s'élèvent et s'écroulent suivant les lois d'une inexorable évolution, des Cités les plus glorieuses qui n'acquièrent pas, en multipliant les progrès et les chefs-d'œuvre, plus de droits à ne point mourir que les Cités les plus obscures ; cessons de nous plaindre que la justice souffre ici bas de si longues éclipses, que son règne, ce règne si ardemment désiré par tous les peuples, mais surtout par les peuples modernes, tarde tant à venir, que parfois même il semble s'éloigner. Tout cela n'est qu'un aspect de l'histoire, comme dans la pensée de l'homme l'élément que nous voyons ou croyons bien voir n'est rien auprès de celui qui s'y ajoute sans se laisser pénétrer, comme dans l'art les matériaux que l'artiste emploie sont peu de chose auprès de ce que son génie leur fait exprimer, et de ce que notre âme, quand elle en est digne, ajoute à son génie. Déjà, pour l'esprit le moins cultivé, uniquement touché de ce qu'il voit et du peu qu'il sait, l'histoire avec ses grands hommes et ses grands effrois, ses élévations inattendues, ses soudains écroulements, ses justices qui foudroient, brisant sceptres et couronnes et ses justices suspendues qui planent dans l'air comme une menace ou comme un appel au repentir, avec tout ce qu'elle commence, tout ce qu'elle détruit, tout ce qu'elle transforme, l'histoire est un spectacle dont le mystère est tout plein d'une sévère beauté.

Que sera-t-elle, Messieurs, pour celui qui croit à Dieu de la même foi qu'il croit à la justice, dont la pensée s'élève de ce désordre apparent à l'ordre éternel de sa Providence, et des Cités de la terre, souvent déchirées par des luttes implacables, toujours condamnées à mourir, à la Cité où règne une paix éternelle. C'était déjà, sans doute un grand et beau spectacle que celui auquel je vous conviais tout à l'heure, de ces mille Cités avec leurs vertus dont la lutte est la condition nécessaire, faisant cortège aux rares Cités où l'on sait à la fois lutter et penser, que Dieu a faites capables de chercher et d'aimer la vérité, d'exprimer le Beau, au milieu des guerres et des révolutions les plus sanglantes. Mais les voir toutes ensemble s'avancer vers la Cité de la lumière et de la paix, de la justice et de la gloire, démêler, parmi tant de déviations apparentes, cette direction constante, entrevoir Dieu, sa pensée éternelle, sa justice infaillible, aux heures mêmes où le reste des hommes doute et

désespère, c'est assurément un spectacle d'une beauté sans égale. Tous n'y atteignent point, j'y consens, mais qu'on me dise combien d'hommes comprennent et sentent tout ce qu'il y a de mystérieux, de profond, de parfait, dans les chefs-d'œuvre de l'art.

Hâtons-nous de le dire, autrement l'on nous accuserait de manquer ou de lumières ou de courage,—deux reproches que nous désirons ne point mériter,—ce sentiment des suprêmes beautés, cette intelligence du mystérieux dans l'histoire n'est pas possible en dehors du spiritualisme chrétien.

Souvenirs des Tuileries

La nouvelle Cour—Les colères de Napoléon 1er

Après son mariage avec Marie-Louise, quand l'Empereur songea à se former une Cour nouvelle qui ne différât pas trop de l'ancienne, mon père se trouva par son nom et par sa position assez naturellement désigné. Un matin, il apprit qu'il venait d'être nommé chambellan avec un certain nombre d'autres personnes appartenant aux plus grandes familles du faubourg Saint-Germain.

L'émotion était très grande. Jamais coup d'Etat ne les avait touchés d'aussi près. Que résoudre ? accepter ou refuser ? Accepter c'était rompre avec son parti, risquer de se brouiller avec un monde à l'esprit caustique et d'humeur peu tolérante. Affronter la mauvaise humeur de l'Empereur, pas moyen d'y songer.

Combien de secrets conciliabules furent tenus pour décider cette embarrassante question. Mon père ne consulta personne. Sa femme lui avait demandé d'agir comme bon lui semblerait, prête à accepter les conséquences de sa détermination. Mon père avait peu de goût pour les fonctions qu'on lui jetait à la tête. Il demanda, mais en vain, qu'on lui donnât un grade dans l'armée ; il était évident qu'on tenait moins à l'avantage politique d'attacher au régime nouveau une certaine classe de la société qu'au plaisir assez frivole de se composer un entourage aristocratique ; on voulait surtout faire reparaitre les anciens noms à la nouvelle Cour.

Quoi qu'il en fût, mon père, acceptant, entendit prendre une détermination sérieuse et sincère ; il dédaigna de se représenter comme contraint et forcé. Il regardait comme au-dessous de lui de dénigrer, dans le particulier, le souverain qu'il allait servir en public, et de faire secrètement opposition au régime auquel il venait de se rallier.

Les chambellans furent présentés en masse à l'Empereur. Après la présentation, le grand Maréchal du palais, Duroc, lui demanda quelles personnes il désignait pour commencer le service de semaine : "Cela m'est égal, dit l'Empereur."—"Mais enfin ?"—Eh bien ! prenez le blanc et le crépu." Le crépu c'était M. le comte de Labriffe, le blanc c'était mon père, qui très blond dans son enfance, avait passé en peu d'années du blond au gris, du gris au blanc et n'en avait pas moins conservé une grande jeunesse de visage et de tournure. Ce contraste le faisait remarquer au premier abord. Au moment où il venait de

faire cette fournée de chambellans, l'Empereur voulut ajouter, au plaisir de créer une nouvelle noblesse, le ragoût plus délicat d'accorder aussi des titres aux personnes de l'ancien régime.

Comme il fallait d'ailleurs que toute grandeur émanât de lui seul, et qu'aucune distinction ne devait jamais remonter plus loin que son règne, il s'appliqua à bouleverser, là comme partout, les habitudes reçues. C'est ainsi que nombre de gens qui portaient le titre de comte ou de marquis avant la Révolution furent créés barons. M. de Montmorency dont la femme était dame d'honneur de l'impératrice Marie-Louise, et qui aurait aimé à demeurer le premier baron chrétien, fut fait comte. Ce fut le titre que l'Empereur donna à M. Labriffe et à mon père. Ils l'avaient porté dans leur jeunesse et plusieurs se trouvèrent exceptionnellement dans le même cas. Au faubourg Saint-Germain on les appelait " les Comtes refaits ".

* * *

Mon père a été témoin de quelques-unes des scènes de colère de l'Empereur qui ont tant de fois épouvanté les Tuileries. Elles lui ont toutes paru parfaitement volontaires et combinées avec un art assez apparent, qui d'ailleurs n'en diminuait en rien l'effet. L'Empereur ne procédait pas toujours par l'emportement et l'éclat. Il avait plusieurs manières d'accabler ceux contre lesquels il méditait une pareille exécution. M. de Fontanes, qui au temps du Consulat lui avait adressé tant d'ingénieuses flatteries, devint un jour une de ses victimes. Voici comment et à quelle occasion.

L'Académie avait approuvé et autorisé la lecture en séance publique d'un discours de réception à l'Académie française de M. de Chateaubriand. L'Empereur s'était fait lire dans son cabinet par M. Daru les épreuves de ce discours qui éveillait fort, par avance, la curiosité publique. L'auteur du *Génie du Christianisme* succédant à Chénier y parlait des événements de la Révolution, du jugement et de la condamnation de Louis XVI, d'une manière qui avait profondément irrité l'Empereur. Il avait commencé par exhaler en termes fort amers sa mauvaise humeur contre les membres de l'Académie, qui avaient laissé passer de telles choses sans se douter seulement de leur danger. Il ne pouvait s'en taire avec les personnes de son entourage. Ce fut pendant plusieurs jours l'objet de tous ses entretiens.

Mon père a gardé un exact souvenir des paroles dont retentirent alors les Tuileries. " Comment ! je me tue l'âme et le corps pour faire oublier à ce pays les divisions du passé ; je l'ai guéri de la fièvre révolutionnaire en l'enivrant de gloire militaire ; tous mes efforts tendent à faire vivre en paix sous mon sceptre l'ancienne et la nouvelle France. J'ai réuni autour de ma personne des personnes qui naguère se détestaient. Je fais vivre en bonne amitié dans ma Cour, près de moi, les anciens émigrés, les membres du Comité de salut public et les régicides, car vous avez voté la mort de Louis XVI, vous, Cambacérès, quoique vous vous en défendiez, mais je sais bien ce qu'il en est... Et je permettrais, moi, que pour arrondir ses périodes un lettré vaniteux vienne compromettre les heureux résultats de ma politique. Les ingrats et les sots ! Ils ne se rendent pas compte ce qu'ils font ; ils ne compren-

ment rien au rôle qui m'est échu. Les royalistes ont toujours leur Henri IV à la bouche. Henri IV, c'est moi ! Ma situation est toute pareille à la sienne ; je refais ce qu'il a fait, et dans des temps plus difficiles, et mieux que lui peut-être, quoique ce fût un prince très habile. Il était placé entre les ligueurs et les protestants, comme je le suis entre les révolutionnaires et les gens de l'ancien régime.

Quand il faisait quelque chose pour ses anciens coreligionnaires : " Voyez, disaient les ligueurs, il est resté huguenot." S'il accordait quelque faveur à des catholiques : " Il a oublié ses vieux et vrais amis," s'écriaient Duplessis Mornay et ses premiers compagnons d'armes. J'ai affaire à des difficultés toutes semblables. On se tait, ou l'on récrimine à huis clos parce que je ne laisse pas parler si haut. Mais j'entends très bien ce qu'on n'ose pas dire ; je sais à quoi m'en tenir, et si je ne leur faisais pas la loi, ces gens-là se dévoreraient entre eux, car les passions qui dorment au fond des cœurs sont de nos jours autrement vives qu'au temps du Vert Galant ; et toutes ces belles dames qui font les renchéries et ne veulent point paraître à ma Cour, si je lâchais les lions, elles en verraient de cruelles ! C'est moi qui les protège tous, et je me laisserais braver par un paladin qui ne comprend seulement rien à l'œuvre que j'accomplis. Ah ! M. de Chateaubriand ne se plaît pas dans la France que je lui ai faite. Eh bien, qu'il aille vivre ailleurs !...

Cependant ces sorties dont l'écho n'allait pas assez loin ne suffisaient pas à son dessein. Au dimanche suivant, quand l'Empereur sortit de son cabinet pour se rendre à la messe, avec la famille impériale, son regard parut chercher quelqu'un parmi la foule de ceux qui attendaient pour le saluer au passage. Il se fixa bientôt sur M. de Fontanes que ce regard parut pétrifier, et qui, plus mort que vif, semblaient vouloir entrer tout entier dans la muraille contre laquelle il cherchait à s'effacer. L'Empereur s'avança doucement vers lui, avec ce dandinement d'une jambe sur l'autre qui lui était particulier. Tous les yeux étaient grands ouverts, toutes les oreilles tendues ; on pressentait la tempête. Arrivé devant M. de Fontanes, dont les genoux tremblaient, il s'arrêta, haussa par trois fois les épaules, aussi lentement et aussi fort qu'il put les lever : " *Grands enfants ! Pauvre France !*" dit-il à demi-voix ; puis il reprit son chemin.

Les personnes qui n'avaient pas perdu toute pitié s'empressèrent autour de M. de Fontanes resté comme affaissé sous ces paroles. Pareilles scènes ne peuvent jamais être oubliées de ceux qui les supportent. Ceux qui se les permettent ont-ils plus tard le droit de crier à l'ingratitude ?

D'HAUSSONVILLE.

Le phosphore et la pensée

Un physiologiste américain, M. W. O. Atwater, a étudié l'an dernier dans le *Century Magazine* une question qui paraît encore assez mal connue, celle de l'alimentation cérébrale et des sources de l'énergie intellectuelle. Beaucoup de gens, nous dit-il, croient que l'activité mentale est étroitement liée à la quantité de phosphore assimilée par le cerveau.

Cette opinion paraît reposer sur la présence dans la matière cérébrale et nerveuse de certains éléments gras phosphorés tels que la protagonone, la lécithine, etc. On en conclut que le travail mental entraîne une dépense de phosphore et par suite que les aliments riches en phosphore, ou réputés tels, comme le poisson, sont particulièrement propres à réparer les forces cérébrales. Il n'est pas rare de voir des médecins, même distingués, accepter cette manière de voir comme une sorte d'axiome ; elle sert journallement à un très grand nombre de charlatans pour prôner par la voie de l'annonce, comme aliments réparateurs du cerveau, divers composés à base de phosphore.

Il est incontestable, pourtant, que les éléments constitutifs des tissus cérébraux et nerveux ne diffèrent pas chimiquement de ceux qui entrent dans la composition des autres tissus et ne contiennent pas plus de phosphore. La répartition seule diffère. Les éléments gras phosphorés se retrouvent dans d'autres régions que le cerveau et en plus grande abondance. La cérébrine, qui est le produit véritablement caractéristique du tissu cérébral, ne renferme pas trace de phosphore. Aussi les physiologistes et les chimistes véritablement autorisés se sont-ils toujours refusés à admettre que le phosphore soit plus étroitement lié ou plus indispensable à l'activité cérébrale que le carbone, ou l'azote, ou tout autre élément des tissus animaux et végétaux.

N'empêche pas que tout le monde répète la fameuse phrase allemande : *Ohne Phosphor keine Gedanke* (sans phosphore, point sa pensée,) et qu'on rencontre à chaque pas cette conviction plus ou moins nettement définie que la pensée procède du phosphore. L'idée la plus répandue à cet égard est que l'activité du cerveau doit être accompagnée d'une phosphorescence de l'organe. La phrase précitée a eu vraisemblablement la plus large part dans la diffusion du préjugé. Le plus curieux, c'est qu'on ne sait même pas exactement quel est l'auteur de ce dicton. La dernière édition de l'Encyclopédie britannique l'attribue à Büchner. " Pour moi, poursuit M. Atwater, il appartient en propre à Moleschott, qui l'a formulé dans ses *Lehre der Nahrungsmittel* (Théorie des aliments), il y a une quarantaine d'années. Il était alors *privat-docent* à l'Université d'Heidelberg, et l'on sait que l'extrême hardiesse de ses doctrines ne devait pas tarder à lui faire ôter le droit d'enseigner ; ce qui l'amena à l'Université de Zurich d'abord, puis à Turin et enfin à Rome, où il devait jouer un rôle politique important comme sénateur et comme ministre.

" Plusieurs physiologistes de ses amis m'avaient déjà dit de longue date que son but, en formulant sa fameuse phrase, avait été surtout d'aiguillonner ses adversaires, de déchaîner les discussions et de poser nettement la pensée comme une fonction de la matière organisée. Il en convint lui-même dans une conversation que j'eus avec lui il y a peu d'années, en ajoutant qu'il n'avait jamais voulu dire que l'activité intellectuelle fût spécifiquement liée à la dépense de phosphore. Et de fait, tous ses écrits d'alors protestent contre une telle interprétation. " Mais vous savez, me dit-il en souriant, quels " sont les mots qui font fortune ! " Il avait voulu frapper l'imagination de la foule, il y réussit au delà de son espérance.

Quant à l'idée si répandue que le poisson est le meilleur aliment du cerveau parce que sa chair est riche en phosphore, M. Atwater ne la croit pas plus fondée. Une longue série d'analyses poursuivies dans son laboratoire le conduisit à déclarer qu'il n'y a pas sensiblement plus de phosphore dans la chair du poisson que dans celles des autres animaux. S'il est vrai que le poisson soit un aliment particulièrement sain pour les gens qui travaillent de tête et qui d'ordinaire font peu d'exercice physique, c'est uniquement parce que le poisson est moins riche en graisse que les autres viandes. Sir Henry Thompson l'affirme expressément et recommande le poisson aux hommes de bureau " parce qu'il contient en moindre proportion que la viande proprement dite les éléments de nutrition qui ne s'assimilent jamais complètement sans travail physique ".

En recherchant l'origine du préjugé courant à cet égard, M. Atwater croit pouvoir la faire remonter au professeur Agassiz. Il avait à faire dans le Massachusetts une conférence sur les mesures à prendre pour protéger la pêche et développer la pisciculture : entre autres motifs, il crut pouvoir alléguer que le poisson était le plus précieux des aliments pour les travailleurs de la pensée et, par suite, le plus nécessaire à l'activité intellectuelle de l'Etat. L'argument eut du succès et passa bientôt en article de foi.

L'humouriste Mark Twain le transforma plus tard à sa manière, dans une de ses correspondances fantaisistes de la *Galaxy* :

" *Un jeune auteur.* — Oui, il est vrai qu'Agassiz recommande le poisson aux gens de lettres, à raison du phosphore que contient cette chair et qui leur donne des idées. Pour ce qui touche à la quantité de poisson qui vous est personnellement nécessaire, je serai moins affirmatif. Si j'en dois juger pourtant par le spécimen littéraire que vous avez bien voulu me soumettre, je pense qu'une couple de baleines, tous les matins, à déjeuner, vous suffira pour le présent. Non pas de la plus grande espèce, mais de taille moyenne... (1)

ETUDES D'ART

A TRAVERS LES GALERIES DE PEINTURE

PAUL DELAROCHE. — *Les enfants d'Edouard.* — De tous les jeunes artistes qui se sont formés à Paris, depuis 15 ans, sous l'influence des écoles du Nord et en se montrant tant soit peu dédaigneux des doctrines méridionales, l'homme qui a le talent le plus franc, le plus vrai, le plus fort, le seul qui ait constamment fait des progrès dans la carrière qu'il s'est ouverte, c'est M. P. Delaroche. Aujourd'hui, nous nous occuperons d'un ouvrage dont le style est élevé et sévère, c'est celui qui représente les deux frères *Edouard V et Richard duc d'York*... Cette scène,

(1) Contrairement à ce que semble croire le *Temps* auquel nous empruntons les remarques qui précèdent, cette doctrine matérialiste sur l'origine de la pensée n'est affichée que par ceux qui, comme Maleschott désirent faire parler d'eux, ou qui, pour des raisons encore moins avouables, tiennent à nier toute responsabilité morale.

intéressante, dramatique, a été disposée avec beaucoup d'art, et il est difficile de ne pas éprouver une vraie émotion en regardant ce tableau où l'auteur a épuisé toutes les ressources de son talent pour lui donner la réalité d'une scène copiée d'après nature. A cet égard, M. P. Delaroche, loin de suivre les traditions des peintres anglais, qui composent ordinairement ce sujet d'une manière presque fantastique, l'a, au contraire, conçu, exécuté de manière à faire croire que son ouvrage a été fait d'après les personnages eux-mêmes et dans le temps où ils ont vécu. — *E. J. DeLécluze.*

GROS—*Bataille des Pyramides*—C'était l'opinion du peintre que jamais son pinceau n'avait été plus fier, plus habile, plus riche. Il aimait cette *Bataille des Pyramides* par-dessus tout. Un jour, longtemps après l'avoir peinte, il voulut la voir, il la fit placer devant lui et après s'être fermé les yeux avec ses deux mains, pour se ménager sans doute une impression plus vive, il les ouvrit tout à coup et parut ébloui lui-même de son œuvre, puis montrant du doigt la figure de son conquérant, et le groupe d'Arabes et de nègres jeté sur le devant de la composition il s'écria : " Je lui ai fait un trophée d'hommes ! " mot remarquable, parole éclatante comme sa peinture. — *Charles Blanc.*

INGRES—*Martyre de saint Symphorien*.—Le tableau du martyre de saint Symphorien nous paraît un riche et profond commentaire de la peinture des anciens maîtres ; c'est un dessein à l'huile dans lequel il y a une profusion de savoir, une connaissance prodigieuse du génie des hommes que l'auteur s'est appliqué à imiter ; c'est un résumé plein de concision de l'enfance de l'art florentin, ou bien plutôt peut-être de l'art allemand. — *Alexandre Decamps.*

MEISSONIER —*Corps de Garde*.—L'ambition de M. Meissonier est à l'inverse de celle de M. Horace Vernet. Il cherche la plus petite toile possible, et il y met une ou deux figures microscopiques qui ont cependant toutes les qualités de la couleur et l'expression de la vie. M. Meissonier a exposé, entr'autres, un tableau d'une finesse exquise, le *Corps de Garde*. La couleur est plus vigoureuse, mais non moins juste que dans ses autres petits intérieurs ; les têtes sont extrêmement spirituelles, et l'ensemble rappelle les pastels de Boucher. — *T. Thoré.*

ROSA BONHEUR—*Attelage nivernais*.—Toute œuvre imprégnée d'un sentiment vrai des harmonies rurales, et qui nous apporte en quelque sorte l'odeur des champs, est sûre d'être la bienvenue. C'est ce qui arrive à l'idylle de Mlle Rosa Bonheur. L'*Attelage nivernais* représente une scène de labourage. Deux charrues attelées chacune de trois paires de bœufs puissants, fendent un terrain dont les sillons, fraîchement ouverts, forment le premier plan. Dans le fond, des pâtis inclinés et parsemés de bouquets d'arbre forment l'horizon. Rien de plus simple que ce motif, qui tire toute sa grâce de la fidélité des détails. — *F. de Lagenevais.*

ZIEM—*Vue de Venise*.—La délicieuse *Vue de Venise* de Ziem est un des quelques tableaux qui rachètent l'indigence du Salon de 1852. C'est étincelant de couleur, de lumière et de caprice. Il y a là dedans une adresse, disons mieux, un bonheur extraordinaire ; car le ciel et la mer ont de ces tons resplendissants qui ne se rencontrent que par hasard à

ces heures suprêmes où la nature est en fête et déploie avec orgueil ses plus riches vêtements. M. Ziem semble avoir le secret de poétiser la nature et de donner au crépuscule des charmes plus pénétrants, plus mélancoliques et plus harmonieux.—*Claude Vignon.*

YVON—*Prise de Malakoff.*—Vous trouverez un peu de tout dans le tableau de M. Yvon, mais tout n'est pas assez et l'on y désire autre chose.

Le terrain est relevé avec l'exactitude d'un daguerréotype ; les bastions, les tranchées et tous les ouvrages militaires sont exécutés comme par un officier du génie. Voilà qui va bien, mais dans une action épique d'où dépendent les destinées de l'Europe, ce n'est pas les terrassements qui me touchent le plus : je voudrais voir la grande figure de l'armée personnifiée dans une masse d'hommes et je ne la trouve pas. Une collection de portraits estimables et d'épisodes ingénieux, voilà le tableau de M. Yvon.

Les artistes qui ne voient dans un combat qu'une collection d'épisodes racontent l'histoire comme ce conducteur de diligences qui avait assisté à la bataille de Wagram et qui disait : " Le plus beau de tout, c'était mon capitaine ; un homme de six pieds, qui buvait une bouteille de vin sans reprendre haleine. Mais le malheur, c'était mon cheval qui s'était défermé d'un pied de devant."—*Edmond About.*

BAUDRY—*Saint Jean-Baptiste.*—M. Beaudry a certaines vertus innées qui font les bons peintres et leur permettent par le travail et la réflexion de devenir de grands artistes. Mieux que personne il possède la valeur des tons, l'harmonie générale, le charme des colorations et ce je ne sais quoi de doux et d'attrayant qui est comme l'émanation spéciale d'une âme s'interprétant elle-même.—*Maxime du Camp.*

PILS—*Zouaves dans la tranchée.*—Je le disais ; il y a beaucoup de toiles militaires au Salon ! le public ne le disait pas mais il le pensait comme moi.

Aujourd'hui, il y a comme un revirement dans l'opinion toujours mobile de ce Français par excellence qu'on appelle le Parisien.

Depuis qu'on entend battre le rappel et sonner la charge de l'autre côté des Alpes, le tableau militaire reprend faveur. Yvon est plus à la mode que jamais ; on cote Pils à la Bourse comme une première valeur et chacun s'arrête devant les *Zouaves dans la tranchée*, tableau très vrai... Mais une nouvelle campagne s'ouvre pour nos troupes et pour nos artistes : nous attendons au prochain Salon les vainqueurs d'Italie.—*Louis Enault.*

PROTAIS.—*Le soir après le combat.*—Voyez cette petite toile, *Le soir après le combat* ! Comme c'est franc, vivement tourné ! Qu'il sont heureux de se revoir, ces deux amis que la différence des armes où ils servent avait forcés de se perdre de vue dans la mêlée ! Que cet embrassement, où chacun félicite son ami de s'être conservé pour l'amitié est émouvant ! Un peu plus loin, un officier autrichien, un brave aussi, est étendu mort aux pieds d'un officier français qui, mélancoliquement, avec un sentiment de sympathique estime, contemple ces restes du martyr du devoir. On comprend qu'il se dit : Tel sera mon sort peut-être !

M. Protais cherche à rendre ce qu'on pourrait appeler le côté poétique de la vie militaire.—*C. A. Dauban.*

GÉROME—*Le Prisonnier*.—Des trois tableaux envoyés par M. Gérôme c'est *le Prisonnier* que nous préférons. Sur un large fleuve, le Nil, sans doute, navigue une barque poussée par des rameurs. En travers, à la poupe, est couché le captif... L'indifférence, la malice et la cruauté orientales sont très bien traduites dans cette composition d'un effet et d'un aspect frappants et d'une exécution qui tient à la ciselure. L'eau, le paysage encadrent cette scène d'une atroce sérénité implacable. Tout est calme.—*Viollet-Le-Duc.*

J. F. MILLET—*La Mort et le Bûcheron*.—L'artiste qui exprime son sentiment avec une formule nouvelle, remarquable et surtout personnelle, ne relève que du public. Or, en conscience devant le tableau *la Mort et le Bûcheron*, il nous est impossible de comprendre l'étrange verdict du jury...

Un groupe de juges a refusé en masse le tableau de Millet ; pas un de ces juges, pris à part et isolé, n'eût osé prendre sur lui un pareil refus...

L'artiste qui a conçu ce tableau est à coup sûr un homme bon, sensible, compatissant, religieux, honnête, regardant les souffrances des autres avec les yeux de son cœur, sans envie pour les jouissances du riche, absorbé qu'il est dans la compassion que lui inspirent les misères du pauvre.—*Alexandre Dumas.*

Voici quelques renseignements complémentaires sur ces différents tableaux : *Les Enfants d'Edouard*, de Delaroche, Salon de 1831, Musée du Louvre—*La Bataille des Pyramides*, de Gros, Salon de 1836, Musée de Versailles—*Le Martyr de Saint Symphorien*, d'Ingres, Salon de 1834, Cathédrale d'Autun—*Le corps de Garde*, de Meissonnier, Salon de 1845, Collection de Sir Richard Wallace—*La Mal'aria* d'Hébert, Salon de 1850, Musée du Luxembourg—*L'attelage nivernais*, de Rosa Bonheur, Salon de 1849, Musée du Luxembourg—*Vue de Venise*, de Ziem, Salon de 1852, Musée du Luxembourg—*Prise de la Tour de Malakoff*, d'Yvon, salon de 1856, Musée de Versailles—*St Jean*, de Paul Baudry, Salon de 1857, appartient à l'Impératrice—*Défilé des zouaves dans la tranchée*, d'Isidore Pils, Salon de 1859, Musée de Versailles—*Le Soir après le combat*, de Protais, Salon de 1863, Musée du Luxembourg—*Le Prisonnier*, de Gérôme, Salon de 1863, Musée de Nantes—*La Mort et le Bûcheron*, de Millet refusé au salon de 1859, admis à l'Exposition universelle de 1867, Collection Van Praet.

L'ETUDE DU CHANT

CONSEILS AUX PROFESSEURS—MISE DE VOIX

Le professeur de chant ne peut pas donner la voix que la nature a refusée, ni rendre harmonieuses celles qu'elle a créées anti-musicales ; mais il peut du moins empêcher que l'art et les auditeurs n'en souffrent. Pour peu qu'il ait d'expérience, il a bientôt jugé de la valeur d'une voix. Or, quand il a découvert dans un élève une voix ingrate et mauvaise,

une oreille dure ou fausse, de la difficulté pour le rythme, il doit en conscience lui conseiller de renoncer au chant, parce qu'il n'arrivera jamais à bien chanter. Entretenir une trompeuse illusion par faiblesse ou défaut de franchise, c'est encourir la responsabilité d'une perte fâcheuse de temps et d'argent ; c'est assumer sur sa tête la meilleure part des regrets et des déboires qu'éprouvera plus tard son élève.

Trouve-t-il, au contraire, d'heureuses dispositions, de la justesse dans l'oreille, de l'agrément dans la voix, qu'il commence par examiner avec soin quel est le caractère de cette voix, de combien de cordes ou de notes elle est composée, si c'est un soprane, un mezzo-soprane, un contralto, un ténor, un baryton ou une basse.—Une fois fixé sur ce point, qu'il en dirige l'étude dans son étendue naturelle, en s'imposant pour règle invariable de ne pas l'en laisser sortir. Ce n'est pas que par le travail et l'exercice une voix ne puisse s'enrichir de quelques notes, soit au grave, soit à l'aigu ; mais au lieu de gagner on ne saurait que perdre en forçant la voix dans un diapason hors de sa portée. Que de fois ne m'a-t-il pas fallu gémir, forcé d'entendre chanter tout-à-fait en dehors de leurs moyens naturels, des contraltos chanter des morceaux destinés aux mezzo-sopranes, ceux-ci en chanter d'autres faits pour les sopranes, et réciproquement ? Or qu'arrive-t-il en pareil cas ? C'est que le chanteur, ainsi obligé de forcer sa voix, chante faux la plupart du temps ; et encore pour cela fait-il de pénibles efforts qui ne tendraient à rien moins qu'à déterminer de graves maladies de poitrine, ou qui du moins auraient pour effet inévitable de ruiner la voix en peu de temps.

Le chant est la parole modulée ; comme elle il doit être naturel et sans effort. Il exprime plus vivement qu'elle, il est vrai, les passions de l'âme et du cœur ; mais ces sentiments que suggère la nature, ne doivent pas être exprimés d'une manière qui la blesse. Quelle que soit l'exaltation du sentiment, ou la violence de la passion, ce ne saurait être une raison de sortir de la vérité et de la juste expression de la pensée.

Si quelque surprise vous inflige la peine d'entendre un pareil chanteur, plaignez-le, mais ne l'accusez pas seul. La plus grande part de la faute revient aux maîtres incapables qui l'ont induit en mauvaise voie, faute des connaissances nécessaires, et d'une des plus essentielles surtout, celle de savoir reconnaître le caractère de la voix d'un élève, et la cultiver dans son étendue naturelle.

Lorsque le maître aura reconnu de quelle espèce est la voix d'un élève, il commencera par le faire chanter sur les notes les plus naturelles et les plus commodes à sa voix, c'est-à-dire dans la partie moyenne de son étendue, car les sons extrêmes, soit graves, soit aigus surtout, présentent généralement plus de difficultés, et à plus forte raison dans les commencements.

Les premières leçons consisteront donc à faire filer des sons dans tous les tons que comporte la voix, sans la forcer. Cette pratique de filer les sons a été introduite en France par les maîtres italiens qui l'appellent : *Messa di voce*. L'expression a été adoptée de même sous le nom de *Mise de voix*, ce qui veut dire : émission prolongée des sons.

De tous les exercices du chant, la Mise de voix est le plus difficile à perfectionner. Bien des chanteurs peuvent parvenir au bout d'un certain temps d'étude à chanter un morceau d'une manière satisfaisante, quoiqu'il ne soient pas capables d'exécuter la Mise de voix telle qu'elle doit être faite. Cet exercice est le plus propre à former la voix, à l'arrondir, à la développer, à l'affermir. C'est par ce même exercice qu'on parvient à corriger les défauts de la voix, et les vices naturels des organes dont elle est formée.

Voici comment se pratique la Mise de voix : il faut attaquer chaque son d'une voix douce, mais assurée ; soutenir la voix sur cette note en renforçant graduellement le son jusqu'à lui donner sa plus grande force, puis revenir par un decrescendo insensible au degré d'où l'on est parti. Le son doit s'éteindre insensiblement sans remuer ni la langue ni la bouche, et sans donner en expirant la moindre secousse à la poitrine. On reprend haleine entre chaque son, dont on peut augmenter la durée à mesure que la respiration acquiert plus d'ampleur. Pour une voix ordinaire, le son filé doit durer de quinze à vingt secondes.

“ Cette modification du faible au fort, et vice versa, comme le dit M. Panseron, dans sa *Méthode de Vocalisation*, ne se pratique pas seulement sur une seule note, on l'emploie aussi avec avantage sur plusieurs notes et sur des passages entiers qui contiennent quelquefois un très grand nombre de notes entre lesquelles on ne doit pas faire sentir d'interruption.”

La Mise de voix doit être pratiquée tous les jours, sans excès, bien entendu, pour ne pas fatiguer la poitrine et compromettre la voix dès le début. Cet exercice est indispensable aux élèves pour assouplir la voix, pour lui donner de l'égalité, pour acquérir une longue respiration, pour apprendre enfin à soutenir, à filer les sons. Les artistes eux-mêmes et les plus habiles, en font pour ainsi dire leur pain quotidien ; c'est l'exercice par lequel ils préludent à tout autre. Dans l'exécution, les meilleurs chanteurs italiens ne préparent jamais un point d'orgue, une cadence finale, un trille prolongé, que par la Mise de voix. Un chanteur habile, et qui possède une bonne méthode, donnera toujours, proportion gardée les qualités de la Mise de voix à tous les sons de la sienne ; surtout à ceux d'une longue durée.

G. DUCA

LITTÉRATURE INTIME

UNE LETTRE DE THIERS

En 1821, l'Académie des Jeux Floraux avait mis au concours pour le prix d'éloquence un sujet de discours ainsi conçu : “ Quels sont les caractères distinctifs de la littérature à laquelle on a donné le nom de *romantique*, et quelles ressources celle-ci pourrait-elle offrir à la littérature classique ? ”

Afin d'attirer davantage l'attention des écrivains sur cette question intéressante, les mainteneurs décidèrent de doubler le prix, qui séance tenante, fut porté à neuf cents francs.

Parmi les concurrents se trouvait un jeune avocat du barreau d'Aix. Il avait pris pour épigraphe ces mots : *Rien n'est beau comme le vrai*, et très crânement il rompaît des lances en faveur de la littérature classique contre le romantisme. Ce jeune homme, alors obscur et inconnu, s'appelait Adolphe Thiers. Il ne fut pas couronné. L'Académie lui préféra un M. de la Servière, romantique déterminé. C'est qu'en 1821, sous l'impulsion des Soumet, des Lamothe-Langon, des Jules de Reséguier, le vieux collègue de la gaie science, sans abandonner ouvertement les traditions classiques, s'était lancé dans le mouvement et favorisait de tout son pouvoir la nouvelle école.

Furieux d'avoir été évincé, le jeune avocat du barreau d'Aix envoya au secrétaire M. Pinaud, qui lui avait annoncé son échec, une réponse poivre et sel, typique, que nous reproduisons intégralement.

Aix, ce 8 juin 1821.

Monsieur,

Je n'ai reçu que fort tard la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Une absence en a été cause. Je vous suis, monsieur, très reconnaissant de cette lettre et des impressions flatteuses qu'elle renferme. Votre suffrage vaut pour moi celui de toute une Académie et me dédommage suffisamment de ma défaite. Je n'ai aucune confiance aux jugements des Sociétés littéraires, qui souvent n'entendent pas même les questions qu'elles proposent. Aussi ne sachant pas faire les lieux communs, j'avais peu envie de concourir. Cependant, la lecture de vos observations de l'an dernier me prouva que cette question des deux littératures, tant et si mal agitée aujourd'hui, vous était profondément connue, et deux pages de votre dernier rapport m'en ont convaincu davantage.

Ces deux pages valent à mon avis tout un traité, car j'aime la vérité promptement dite. La certitude d'avoir au moins un juge éclairé me donna le courage d'écrire. Mes occupations ne me permirent pas de donner plus de trois jours à ce travail. Il a produit tout ce que j'en attendais, c'est-à-dire le suffrage d'un véritable maître. A l'entrée d'une carrière difficile, votre lettre a été pour moi un encouragement puissant. A part quelques vues dont votre rapport m'a fait sentir l'omission, je crois avoir résolu complètement la question. Je sais que peu importent les solutions, même à l'Institut. Il s'agit du style, et le mien, trop rapide et trop heurté, n'avait pas les qualités académiques. Cependant, en lisant l'ouvrage couronné où j'ai trouvé le mauvais goût romantique, uni à la sécheresse biographique, j'ai été étonné de la sévérité qu'on a montrée à mon égard. La nature de mes travaux vous prouvera peut-être un jour que je juge M. de la Servière sans aucun esprit de rivalité. Vous l'avez dit, monsieur, rien n'est beau que le vrai, et qui n'est pas au vrai ne saurait me faire envie.

Je vous réitère l'expression de ma sincère reconnaissance, et vous prie de croire que je suis sincère en vous assurant que votre suffrage m'a pénétré de joie. Si un pauvre jeune homme, sans nom et sans famille, peut vous intéresser, je vous apprendrai que j'ai obtenu à Aix le prix pour un Eloge de Vauvenargues. On voulait me le refuser parce que j'avais, au lieu de louer Vauvenargues, réuni sa morale en

corps de doctrine et fait un tout de ses opinions qui sont confusément répandues dans ses œuvres. Le cas était grave, mais j'avais à lutter contre le style d'un romantique, et je me suis aperçu que l'on condamne le romantisme en principe et que tous les esprits s'y laissent prendre cependant.

Je vous demande pardon, monsieur, de ce long verbiage. Mais, quand je trouve à qui parler, j'en profite avidement.

Je suis, avec une bien vive reconnaissance, votre très dévoué serviteur.

A. THIERS, avocat.

Pour si peu que valût, comme forme, le discours du jeune Thiers, il devait certainement l'emporter sur celui de M. de la Servière, qui est loin d'être un chef-d'œuvre. C'est à cette date que remonte le jugement suivant de M. Thiers sur les romantiques : " Les romantiques de nos jours ne sont autre chose que des écrivains qui, par la faiblesse de leur génie et l'irrégularité de leur goût, marquent l'époque de la décadence des lettres, comme le firent dans l'ancienne Rome ceux qui fleurirent après le grand siècle d'Auguste. "

UNE LETTRE DE J. F. MILLET

Dans une lettre écrite vers 1860 à son ami Sensier, Millet expose ainsi ses procédés et ses théories en fait de peinture :

Mon cher Sensier, voici, à peu de chose près, ce que j'ai écrit à Thoré sur deux de mes tableaux de chez Martinet :

Dans la *Femme qui vient de puiser de l'eau*, j'ai tâché de faire que ce ne soit ni une porteuse d'eau, ni même une servante, mais la femme qui vient de puiser l'eau pour l'usage de sa maison, l'eau pour faire la soupe à son mari et à ses enfants ; qu'elle ait bien l'air de n'en porter ni plus ni moins lourd que le poids des sceaux pleins ; qu'au travers de l'espèce de grimace qui est comme forcée à cause du poids qui lui tire sur les bras et du clignement d'yeux que lui fait faire la lumière, on devine sur son visage un air de rustique bonté. J'ai évité (comme toujours,) avec une espèce d'horreur, ce qui pourrait regarder vers le sentimental ; j'ai voulu, au contraire, qu'elle accomplisse avec simplicité et bonhomie, et sans le considérer comme une corvée, un acte qui est, avec les autres travaux du ménage, un travail de tous les jours et l'habitude de sa vie.

Dans les *Moutons qu'on est en train de tondre*, j'ai cherché à expliquer cette espèce d'hébétement et de confusion qu'éprouvent les moutons quand on vient de les dépouiller, et aussi la curiosité et l'ébahissement de ceux qui ne sont pas encore tondus en voyant revenir parmi eux des êtres aussi nus.

Je voudrais que les êtres que je représente aient l'air voués à leur position, et qu'il soit impossible d'imaginer qu'il leur puisse venir à l'idée d'être autre chose. Gens et choses doivent toujours être là pour une fin. Je désire de mettre bien pleinement et fortement ce qui est nécessaire, car je crois qu'il vaudrait presque mieux que les choses faible-

ment dites ne fussent pas dites, parce qu'elles en sont comme déflorées et gâtées, mais je professe la plus grande horreur pour les inutilités (si brillantes qu'elles soient) et les remplissages, ces choses ne pouvant donner d'autre résultat que la distraction et l'affaiblissement.

PROPOS DU DOCTEUR

L'HYGIÈNE ET L'INDUSTRIE

L'hygiène (cette science d'avant-garde et de moralisation par excellence) a besoin d'étendre son rôle améliorateur sur l'industrie, en attendant que (selon le rêve de Bouchardat) tout le travail pénible puisse être exécuté par des machines,—l'homme se réservant le véritable travail aristocratique en tous les genres. Pour établir solidement cette partie si intéressante de la science sanitaire, l'hygiène industrielle, il ne faut négliger aucun des infinis détails de l'existence ouvrière : le "*de minimis non curat proctor*" n'est plus de mise dans une enquête hygiénologique entièrement faite de minuties, faciles à saisir pour tous, et que nous nous efforcerons de vulgariser ici pour nos lecteurs.

Chaque groupe professionnel paie son tribut spécial à certaines maladies. Les ouvriers qui travaillent à l'air libre, comme les charpentiers, les tanneurs, les charretiers, sont sujets à la pneumonie, aux rhumatismes, aux affections aiguës *a frigore*. Ceux qui soulèvent des fardeaux, portefaix, forts de la halle, etc., sont victimes d'accidents variés (contusions, plaies, fractures) ; ils présentent de nombreux cas de hernies, d'asthme, de maladies de cœur. Les artisans qui travaillent debout (menuisiers, typographes), sont sujets au lumbago et aux varices ; les sédentaires (cordonniers, horlogers), deviennent obèses, constipés, hémorroïdaires. Les accidents asphyxiques et les lésions respiratoires ne sont pas rares chez les sujets constamment plongés dans des vapeurs irrespirables ou irritantes, comme les vapeurs nitreuses dans les ateliers de décapage (on les neutralise aujourd'hui par les vapeurs d'ammoniaque) ; l'acide sulfureux dans l'industrie souffrière ; l'acide carbonique, dans les salles de fermentation ou de germination des brasseries. Les ouvriers qui manient des produits carbonés volatils, alcool, éther, chloroforme, essences, benzine, pétrole, sulfure de carbone, etc., sont la proie de névralgies, crampes, convulsions, vertiges et autres symptômes nerveux. Les vapeurs d'aniline et de nitro-benzine, sont connues pour causer, de plus, une anémie grave et progressive. Dans les usines à gaz [surtout avant l'application du condensateur Pelouze], les produits ammoniacaux et créosotés causaient fréquemment des accidents.

Les professions à poussières tiennent une place importante parmi les conditions qui prédisposent à la phthisie. Préparée, en général, chez l'artisan, par les causes débilitantes de tous ordres, la mauvaise alimentation, l'alcoolisme, la privation d'air et du soleil, les refroidissements et le mépris de l'hygiène,—la phthisie professionnelle s'attaque, préféralement de beaucoup, aux industries qui donnent naissance à des poussières animales : brossiers, tapissiers, coupeurs d'étoffes. Après les poussières animales, les poussières minérales et métalliques aiguës sont les plus dangereuses : les aiguiseurs d'aiguilles et de limes, les tourneurs et

scieurs de nacre, les remouleurs, carriers, ardoisiers, verriers, horlogers, etc., fournissent au grand minotaure pathologique de nombreuses victimes. Un empointeur d'aiguilles, nous dit la statistique, succombe toujours à la phtisie en dix ans : l'humanité exigerait donc que l'on rendit obligatoire, dans cette industrie, l'emploi de la machine de Graf, qui supprime la meule et conséquemment les poussières. Bien moins souvent que les débris aigus et irritants du grès, du marbre et de la meulière, les poussières lourdes et sans aspérités de l'albâtre, du gypse, des superphosphates et de l'industrie céramique en général, causent également la phtisie professionnelle.

L'aiguisage et le polissage par voie humide devraient, d'ailleurs, être exigés partout. Le remplacement des meules par les cylindres, en minoterie, a économisé des milliers de vies humaines. Les meuniers, boulangers, amidonniers, qui respirent des poussières végétales, sont bien moins sujets à la phtisie que les professions précédentes : il en est de même des relieurs, gantiers, imprimeurs, forgerons, tisserands, dont la mortalité par maladies pulmonaires dépasse, toutefois, notablement la moyenne générale de la classe prolétarienne.

Comme rien ne se transforme davantage que l'industrie (qui est toujours dans un perpétuel devenir), l'hygiéniste devra se tenir soigneusement au courant des inventions et innovations réalisées en physique et mécanique industrielles, ainsi que des incessantes découvertes de la chimie pratique.

Parmi les professions et industries nouvelles que les derniers temps ont vu naître et prospérer, citons l'électricité industrielle : elle a naturellement, elle aussi, ses inconvénients particuliers et son hygiène spéciale. Dernièrement, on a vu des fils, imparfaitement isolés et servant à transmettre la lumière électrique à arc, impressionner vivement, par leur contact, les ouvriers qui les maniaient ; on a même eu à déplorer des cas de morts foudroyantes, lorsque ces fils sont très montés en tension. Les ophtalmies et " coups de soleil électriques " ont été également décrits. Dans certaines piles électriques, il se produit des sels de plomb, qui sont susceptibles d'occasionner l'intoxication saturnine, ce qui nous explique pourquoi les télégraphistes sont parfois sujets à la colique de plomb. Les télégraphistes et les téléphonistes sont très fréquemment atteints d'accidents nerveux, malaises cérébraux, vertiges, spasmes musculaires, évidemment causés par les irradiations magnéto-électriques répétées.

Deux conditions nous apparaissent comme les véritables fondements d'une hygiène ouvrière : le repos du dimanche, et le logement salubre favorable à chacun. Le repos hebdomadaire est indispensable à celui dont la profession entraîne (presque fatalement et quoi qu'on fasse) des lésions organiques et progressives. L'ouvrier doit donc célébrer le dimanche. " Le repos, a dit P. J. Proudhon, est le père du mouvement, le générateur de la force et le compagnon du travail. " Rien ne saurait donc mieux fortifier la santé et entraver la marche envahissante des affections professionnelles que l'éloignement régulier de la fabrique, la libération intermittente du gâgne industriel...

L'amélioration du logement ouvrier n'a pas moins d'importance, et nous nous étonnons que, malgré les beaux travaux des philan-

trophes, ce devoir social n'ait point encore été mieux compris par nos politiciens, si avides de réformes... dans leurs programmes électoraux seulement. L'ouvrier des villes habite de misérables bouges, sans air ni lumière, dont il paie le loyer vingt fois leur valeur... Et l'on s'étonne de la morbidité croissante par phtisie ! En voilà, pourtant, une cause palpable, et que l'on atténuerait aisément, si nos gouvernants le désiraient avec sincérité.

L'artisan ne doit pas quitter les insulabrités inhérentes à l'atelier et à l'usine, — inséparables presque du milieu du travail, — pour regagner un taudis plus insalubre encore.

DR. ED MONIN.

A propos de la tuberculose

En dépit des prix proposés, des legs philanthropiques et des encouragements donnés aux chercheurs, le traitement de la tuberculose et de beaucoup d'autres affections restera encore longtemps la quadrature du cercle de la thérapeutique.

La tuberculose a tenté autant de cerveaux d'inventeurs que la direction des ballons, les mémoires s'entassent, les remèdes prônés par la réclame ont leur minute de célébrité, puis s'en vont moisir dans l'arrière officine du pharmacien ; il n'y a qu'une chose qui varie peu, c'est le fléau.

Dernièrement, on nous a beaucoup vanté les inhalations d'acide fluorhydrique pour le traitement des phtisiques et cette méthode nous avait paru singulièrement homéopathique. En effet, l'acide fluorhydrique employé parfois pour la gravure sur verre a pour l'eau une avidité qui le rend redoutable pour le tissu attaqué. Une seule goutte, tombée sur la main produit une brûlure profonde avec tuméfaction et ulcération. Les ongles atteints par ce caustique sont traversés et les tissus sous-jacents sont détruits au bout de quelques heures. Mises en présence de muqueuses déjà malades, les vapeurs d'acide fluorhydrique doivent activer l'inflammation et je ne pense pas que ce soit là précisément le résultat cherché dans le traitement des phtisiques. Aussi d'après l'opinion générale, le traitement par les inhalations d'acide fluorhydrique paraît avoir échoué dans plusieurs hôpitaux et il est condamné vraisemblablement à aller retrouver dans l'enfer des remèdes un grand nombre de panacées, ses congénères.

En face de la terrible tuberculose, le médecin désarmé n'a guère qu'un palliatif, l'hygiène, qui est moins une arme qu'un bouclier.

Le traitement comporte deux facteurs principaux : le climat et l'altitude. Il faut avant de chercher les bacilles se préoccuper d'améliorer l'état général du malade et préparer contre l'invasion du bacille un terrain de résistance des plus solides. L'état mental du malade ne doit pas être négligé, car son influence est grande sur la santé générale et sur l'énergie nécessaire au malade dans sa lutte pour la vie. Le choix de l'air doit être laissé au médecin ; l'air du voisinage des forêts est préférable à celui de la mer. De même, l'alimentation doit être surveillée

avec soin ; il faut qu'elle soit riche en graisse et en hydrocarbures ; le lait et l'alcool à petites doses sont d'excellents adjuvants. Avec beaucoup de patience et de prudence, avec surtout pour médecin un brave homme qui sera l'ami de son malade, on améliore et on guérit même des phtisiques sans autre médicament que l'air pur.

DR OX.

BIBLIOGRAPHIE

Religion

QUELQUES SCÈNES de la PASSION de NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, par M. l'abbé Burguière, chanoine de la cathédrale de Rodez. Un volume in-8o, 400 pages, filets rouges. Prix : 4 francs. Société de Saint-Augustin, *Bruges*.

Les récits de l'Évangile sur la passion du Sauveur, si simples et si touchants, sont une source inépuisable de saintes et hautes pensées, de réflexions salutaires, de pieuses émotions, de consolantes espérances.

Nous félicitons l'estimable auteur d'avoir choisi un si beau sujet et d'en avoir fait la matière de ses méditations et de ses études.

Il a voulu nous faire bien comprendre les faits évangéliques, nous les retracer vivement et nous les expliquer à tous les points de vue. D'une part, il répond aux erreurs et aux vaines théories de la fausse science contemporaine ; il repousse les attaques du rationalisme, qui ne semble occupé qu'à défigurer les faits et à les ramener à des proportions tout humaines. D'autre part, il rend sensible le sens mystique qu'il faut y attacher, il fait ressortir les grands enseignements qu'ils renferment, les conséquences morales qui en découlent. Ce livre est à la fois un exposé historique d'une parfaite exactitude, un ouvrage de doctrine, de critique et de discussion solide, et un traité de spiritualité où sont indiquées en passant les règles les plus sages pour la direction des âmes. C'est dire tout l'intérêt qu'il présente aux lecteurs sérieux.

Le style est en harmonie avec le sujet : grave, ferme, d'un ton noble et soutenu, sans s'écarter jamais d'une simplicité nécessaire dans de pareilles matières.

Dans l'exposition des faits, M. Burguière a suivi l'ordre chronologique d'après la concordance des Évangiles. Il nous donne le vrai sens du texte en rapprochant les prophéties des faits qui en sont la réalisation et l'accomplissement, et en prenant pour guide les interprétations des Pères et des Docteurs et les anciennes traditions recueillies avec soin. Quelle méthode plus sûre pouvait-on adopter ?

Nous faisons des vœux pour que ce livre solide et touchant qui fait si bien passer sous nos yeux les plus augustes mystères de notre foi, se trouve en beaucoup de mains et soit lu par un grand nombre de personnes. Il est destiné à produire les impressions les plus salutaires, à raviver notre foi, à fortifier notre espérance, à exciter notre amour pour l'homme-Dieu immolé pour le salut du monde. C'est toute la récompense que le pieux auteur ambitionne et qu'il mérite d'obtenir.

VIE de SAINT JEAN BERCHMANS, de la Compagnie de Jésus, écrite par le P. Virgile Ceparì, de la même Compagnie. Un volume in-8o, 200 pages, filets rouges, orné d'un portrait du Saint et de nombreuses gravures dans le texte. Prix : 2 fr. Société de Saint Augustin, Bruges.

Quand le Père Ceparì, recteur du Collège Romain et directeur de Jean Berchmans, fut appelé à témoigner dans le procès ouvert sur les vertus du pieux jeune homme, il se borna à dire : " Je dépose comme vrai, sous la foi du serment, tout ce que j'ai écrit de sa vie." Voilà pour l'authenticité des faits rapportés dans ce livre.

Mais était-il bon juge, ce Père Ceparì ?—Confesseur de sainte Madeleine de Pazzi, ami de Saint Louis de Gonzague, leur historien et celui de saint François de Borgia, canoniste érudit, théologien profond, auteur d'un *Manuel des Causes de Canonisation* que loua Benoît XIV, le grand législateur en ces matières, nul ne peut contester sa compétence.

On ne contestera pas non plus le charme et l'émotion de son récit " que ni Bartoli, ni aucun de nos écrivains n'a jamais osé retoucher ou refondre—dit le Père Bocro—tant il est écrit avec exactitude, simplicité, tendresse "

Aussi tout le monde a exploité Ceparì : ceux-ci en le citant, ceux-là en l'arrangeant, d'autres en l'*adaptant*, mot pris dans un sens nouveau qui désigne une chose fort ancienne : l'infidélité dans la traduction. Mais Ceparì lui-même, nous ne l'avions pas en français, car le Père Cachet (1630) et le Père Frizon (1706,) dont les versions ont été rééditées cent fois, avec corrections et rajeunissements, ne traduisaient pas, ils *adaptaient*.

L'édition présente nous donne enfin Ceparì ; et c'est si bien ici un décalque de l'original que, tout en étant très française, la phrase a je ne sais quoi de naïf et d'agè qui vient de l'auteur plus que du traducteur, et qui conserve au récit son onction pénétrante et sa native saveur. Bien plus, c'est Ceparì complété par lui-même, car le Père Bocro, qui le réédita en 1865, avait eu la bonne fortune de retrouver, écrites de la main de l'auteur, bien des choses que celui-ci avait omises à dessein pour ne pas prévenir le jugement de l'Eglise : on les lira donc ici à leur place.

Le Père Bocro, postulateur de la Cause en 1865, comme Ceparì l'avait été en 1624, a ajouté à l'ouvrage une quatrième partie, consacrée au récit de nombreux miracles et à l'historique de la béatification. Enfin, l'appendice contient la relation détaillée des deux miracles qui ont déterminé la canonisation du nouveau patron de la jeunesse, saint Jean Berchmans.

SAINTE CHARLES BORROMÉE, image en chromolithographie, format in-4o.
—Société St-Augustin, Bruges.—Prix : fr. 0.50.

Les éditeurs de la société Saint Augustin nous présentent cette fois, non pas une image de sainteté, mais un portrait chromolithographié ; il est fait d'après la délicieuse peinture de Fitgino, et traité avec le coloris riche et harmonieux, avec le sentiment grave et pieux, de l'ancienne

école italienne ; il a tout le rendu d'une peinture à l'huile et toutes les touches du pinceau le plus exercé. Une figure aussi connue, aussi caractérisée, aussi belle que celle du grand archevêque de Milan était faite, en effet, pour tenter l'éminent artiste qui a déployé dans l'exécution du carton un talent si remarquable ; il a été dignement servi par un chromolithographe hors ligne.

Le Saint se présente en buste, revêtu du camail écarlate et coiffé de la toque de cardinal : vue de profil, sa puissante silhouette s'enlève doucement sur le jaune or d'un large nimbe, lequel se détache sur un fond vert terne, qui donne à l'ensemble de l'harmonie en même temps que du relief. La physionomie est sereine et pensive ; l'œil profond, la bouche pleine de finesse, donnent un charme particulier et une expression pénétrante à cette figure anguleuse et puissante. L'une des plus inoubliables de toutes les figures historiques.—*Revue de l'Art chrétien.*

Variétés

LA CHINE. Huit ans au Yun-Nan, récit d'un missionnaire, par M. POURIAS, de la Société des Missions étrangères de Paris—1 vol. in-8o broché, 2 fr. Société de Saint-Augustin, Bruges.

Huit ans, *grande mortalis ævi spatium* ! Ce ne sont donc pas ici des notes de touriste, inscrites à la hâte sur les dires d'autrui et complétées après coup par les livres d'autrui ; des impressions de voyage toujours trop subjectives et dont la sincérité ne garantit pas la vérité : non, l'auteur a eu le temps de bien voir ; son livre, qui ne doit rien à personne, est un livre vécu et vivant—Soit, mais livre de missionnaire.—En est-il moins vrai ? L'adage : *A beau mentir qui vient de loin*, pourrait servir d'exergue à bien des relations d'explorateurs revenus. Le missionnaire, lui, ne revient pas de loin, il y reste. Sa présence continuée sur le théâtre des scènes qu'il rapporte, double l'autorité de son témoignage. Avant qu'on eut inventé les missions géographiques, les missions catholiques avaient rendu à la géographie et à l'ethnographie des services sans lesquels ces sciences, dont nous sommes fiers, seraient encore dans l'enfance. Ne l'oublions pas.

A ce point de vue particulier, le livre de M. Pourias est à signaler : il contient en effet de précieux renseignements sur l'histoire, la topographie, les races et les mœurs du Yun-Nan, l'une des provinces les plus inaccessibles et les moins connues de la Chine ; l'une des plus intéressantes à étudier cependant, puisqu'elle confine à la Birmanie et au Tonkin, c'est-à-dire à la France et à l'Angleterre.

Mais ces données, pour exactes qu'elles soient, n'ont pas la forme pédantesque ; elles sont semées dans un très curieux récit des origines et des progrès du christianisme dans le district de Kiutsin. Très curieux n'est pas assez dire : le livre est charmant ; il est plein d'épisodes variés, les uns dramatiques, les autres bizarres, c'est normal en Chine ; les descriptions ont du relief et de la couleur ; le style est facile et ferme ; enfin vingt-cinq gravures, dont une carte, achèvent l'illusion du lecteur qui se croit tout de bon là bas.

Mais l'auteur ?—Ah ! vous êtes de l'avis du prince de Ligne, qui voulait, avant d'ouvrir un livre, savoir comment vivait l'auteur. Vous n'avez pas tort. Quand l'auteur mourut dans ce Yun-Nan que peint son livre, un grand mandarin, païen s'il vous plaît, vint saluer son cadavre et dit aux assistants : " Le Père a travaillé, a vécu, a souffert, est mort pour vous apprendre la vertu. Rappelez-vous donc tout ce qu'il vous a prêché, et prouvez votre reconnaissance par votre fidélité à mettre en pratique les enseignements qu'il vous a donnés. "

DUPLEIX ou les *Français aux Indes Orientales*, par A. CLARIN DE LA RIVE, Membre et Lauréat de la Société des Études Historiques de France. Prix : 2 francs, Société de Saint-Augustin, Bruges.

L'Inauguration récente de la statue de Dupleix, à Landrecies, a remis en mémoire le souvenir de ce héros, méconnu de son vivant, oublié après sa mort, et qui dut sa première réhabilitation à ceux qu'il combattit sans trêve, aux Anglais. Quelle épopée que la vie de cet homme qui, parti pour les Indes avec un maigre trousseau, eut refait à lui seul la fortune et la grandeur de la France, s'il n'avait été constamment entravé par les étroits calculs, le sordide égoïsme d'une Compagnie de marchands ; et enfin révoqué par un gouvernement inepte et corrompu qu'effrayait son génie ! Tour à tour, trafiquant heureux, organisateur habile, grand homme de guerre et profond homme d'Etat, il marche à son but, à travers des difficultés inouïes, par des exploits fabuleux, des négociations patientes, des prodigalités magnifiques, des coups d'audace ; et ce but, c'est de donner à la France l'empire des Indes, que l'Angleterre devait s'assurer, hélas ! en reprenant à son profit la politique de Dupleix. Il touchait au faite de sa patriotique ambition, quand l'ordre de rappel lui est apporté par un traître : " vive le roi " s'écrie le fidèle sujet, plus grand dans sa chute qu'il ne l'avait été dans ce rêve des *Mille et une nuits*, laidement interrompu par l'envie des uns, la pusillanimité et la bêtise des autres. Dès lors commence son agonie il assiste à l'effondrement de son œuvre et de sa gloire : il est dépouillé par ceux qu'il a enrichis, et, après avoir durant dix années vainement réclamé justice contre la Compagnie des Indes, qui lui devait sept millions, il meurt, sans laisser à sa veuve de quoi payer son cerceuil.

Plus vraies que vraisemblables, les vicissitudes de cette existence n'ont trouvé que des incrédules à la Cour, comme à la Ville, parmi les contemporains. Pour qu'à 150 ans de distance, nous soyons moins sceptiques, il nous faut des preuves : l'auteur de la *Vie de Dupleix*, publiée par la Société de Saint Augustin, l'a compris ; il était d'ailleurs mieux que personne au monde, en état de les fournir. Couronné par la Société des Études historiques pour son *Histoire de la Compagnie des Indes* encore inédite, il a extrait pour ainsi dire de cette riche carrière les matériaux de son *Dupleix*, et nous pouvons appliquer à cette biographie ce que dit la Société des Études Historiques de l'ensemble de l'œuvre : " L'auteur ne permet pas que nous ignorions. Il est remonté aux sources, il a lu " les procès-verbaux des séances de la Compagnie ; il a copié les édits, " les arrêts du Conseil, les règlements ;... il raconte la colonisation et " la guerre dans le plus étonnant détail ; il fait ressortir le caracté-

“ tère des grands acteurs par leurs correspondances... son manuscrit accuse un énorme déploiement de curiosité, de patience et de travail. ”

LE PRISONNIER DE MIOLAN, par Chs Buet, chez Tresse et Stock, Paris.

Sous ce titre M. Charles Buet vient de publier un drame en trois actes et cinq tableaux. Le sujet est emprunté à cette histoire de Savoie qu'affectionne l'auteur et qu'il connaît bien. Il serait sans intérêt de raconter la légende qui a été mise en œuvre ; il vaut mieux dire que l'on y retrouve l'habileté scénique dont l'auteur a déjà fait preuve. Souvent on nous demande pour les représentations scéniques dans les collèges, dans les patronages, des pièces à la fois dramatiques et chrétiennes ; il n'est pas toujours facile d'en indiquer qui répondent à toutes les conditions ; en voici une que nous pouvons recommander aux supérieurs d'institutions et aux directeurs de patronages. Elle offre ce grand avantage de convenir parfaitement à leur personnel d'artistes, puisqu'il n'y a pas de rôles féminins. M. Charles Buet s'est, du reste, inspiré de ses souvenirs de collègue et il dédie son œuvre à ses anciens camarades de St Pierre d'Albigny—*L'Univers*.

LA CONNAISSANCE DES ANNÉES ET DE JOURS, ou Traité élémentaire historique et pratique du calendrier, par l'abbé Ledouble, secrétaire de l'évêché de Soissons, in-12 ; Paris et Lyon, Delhomme et Briquet.

Nous pourrions, nous devrions peut-être consacrer à ce substantiel travail de M. l'abbé Ledouble un article étendu. Dans un petit volume, le savant secrétaire de l'évêché de Soissons nous donne un travail des plus importants ; il y a de quoi s'effrayer quand on se rend compte de la somme de recherches, de calculs, d'études qu'il représente. C'est un véritable tour de force que d'avoir su réduire tout cela à un traité de 300 pages. Ajoutons que malgré son aridité apparente, ce traité se lit avec intérêt et facilité. A toutes les personnes qu'intéresse la question du calendrier, à celles mêmes qui ne se doutent pas de l'intérêt qu'elle peut présenter, nous recommandons le savant traité de M. le Chanoine Ledouble. Elle y apprendront ce qu'est ce calendrier dont elles se servent comme machinalement ; elles verront, d'après quelles lois il a été établi. Il y a là, réunies par l'auteur, des notions importantes pour l'historien comme pour le théologien, pour le l'éturgiste comme pour le géographe. Aussi Mgr l'évêque de Dijon, auquel M. l'abbé Ledouble a dédié son travail, a-t-il pu lui dire qu'il était “ petit par l'étendue et considérable par la portée de l'enseignement qu'il vulgarise ”. Ce n'est pas un éloge banal, et il est pleinement mérité. — *L'Univers*.

LES CONFÉRENCES DU R. P. MONSABRÉ—Sujet des conférences du carême de 1889 : *L'autre monde*. Retraite pascale : *Les avertissements de l'autre monde*. Nous rappellerons à nos abonnés que nous pouvons leur procurer les neuf livraisons des prochaines conférences du P. Monsabré au même prix que les années précédentes, savoir : 36 cts.